

THÉÂTRE

Des objets et des hommes  
Page E 3



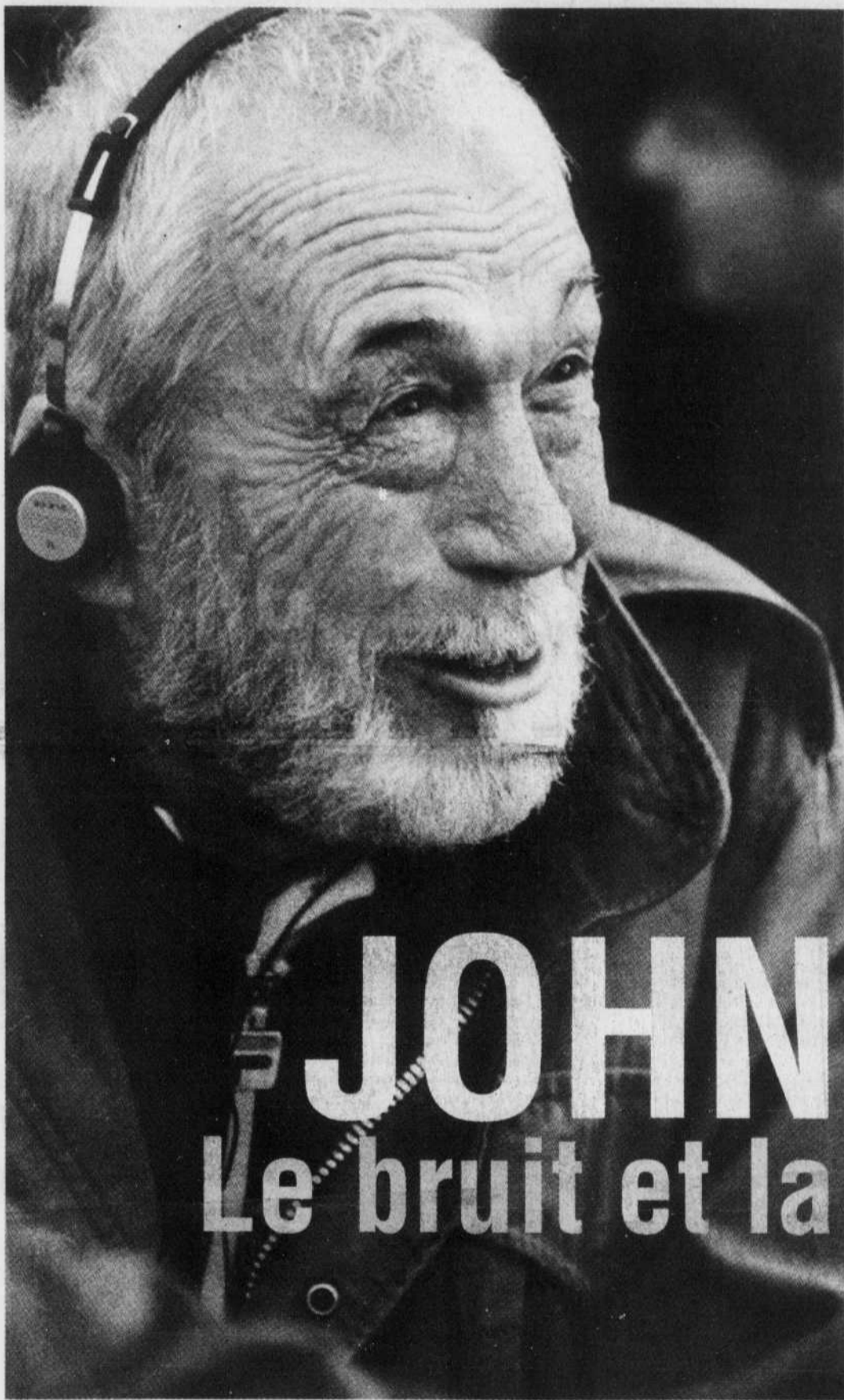
CINÉMA

Almodóvar et les histoires de famille  
Page E 8



LE DEVOIR

# CULTURE



## JOHN Le bruit et la

SOURCE: CINÉMATHEQUE

La Nuit de l'iguane



Huston sut

The Misfits



traduire avec

humanité et

compassion

la psyché de

personnages

complexes

The African Queen



## HUSTON fureur du monde

La Cinémathèque québécoise présente, du 19 janvier au 12 mars, une rétrospective majeure consacrée à l'œuvre de John Huston. Vingt-six films, rien de moins, puisés dans les fonds de plusieurs cinémathèques. Belle occasion de redécouvrir ses classiques, mais aussi de connaître ses œuvres oubliées.

ODILE TREMBLAY

**D**iable d'homme! Sportif, aussi à l'aise sur un ring de boxe que sur la selle d'un cheval ou devant le taureau d'une corrida, jadis engagé dans la cavalerie mexicaine pour épauler la cause de Pancho Villa, écrivain à ses heures. C'est du bois des aventuriers qu'on fait parfois les meilleurs cinéastes.

Né dans le Nevada en 1906, mort en 1987, John Huston tâte des planches et atterrit comme comédien sur plusieurs plateaux, les siens comme ceux des autres (on le revoit dans *Chinatown*, de Polanski). Il était le fils du grand comédien Walter Huston, devint le père de la non moins talentueuse Anjelica Huston. John s'inscrit dans une dynastie. Ses chemins ont croisé ceux d'Hemingway, bien sûr, proche par tempérament, d'O'Neill aussi.

Il fut quelque temps scénariste pour un peu n'importe quoi: polars, westerns, etc., mais quand l'occasion se présenta de réaliser un premier long métrage d'après un roman de Dashiell Hammett, sa vie bascula, comme celle d'un acteur jusque-là destiné à jouer plutôt les seconds couteaux. J'ai nommé Humphrey Bogart.

Le film tourné par John Huston en 1941 s'intitulait *Le Faucon maltais*, et Bogart y gagna le statut d'icône. Loin de Malte, mais dans des intérieurs de mystère où une statuette noire représentant un faucon suscitait toutes les convoitises. Avec le détective Spade aux trousses de gangsters internationaux, ce film noir allait devenir emblématique du genre.

Qui a oublié *Le Trésor de la Sierra Madre*

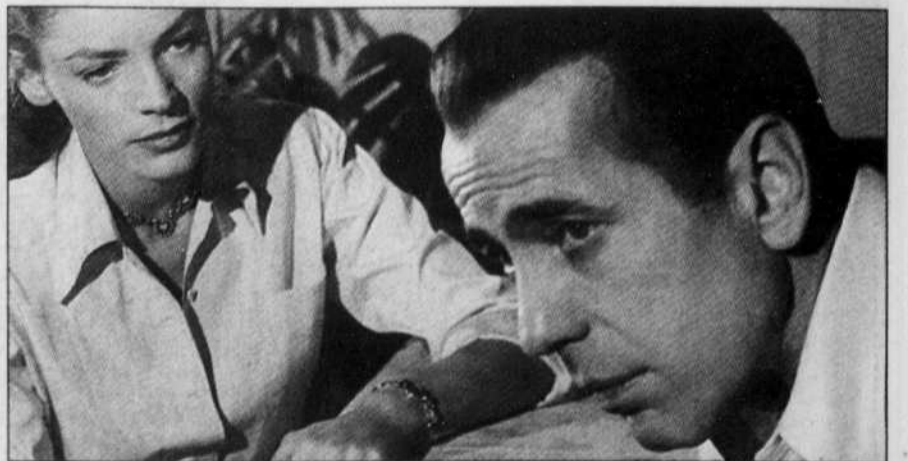
(1948), tourné dans les paysages mexicains, fable où des prospecteurs se dépassent, s'entretuent pour l'amour de l'or ou décident de transcender son mirage? Bogart était de la noce, ainsi que le père de Huston. Quant au cinéaste, il avait réussi à demeurer en retrait de son sujet, avec un rire supérieur, démontrant la vanité de cette quête de richesse.

La même année, dans le merveilleux *Key Largo*, Bogart donne la réplique à la toute jeune Lauren Bacall, appelée à devenir la femme de sa vie. Film de tempête et de terrible huis clos, *Key Largo* évoque les lendemains de guerre, dans une Floride où la mafia cubaine et américaine entend refaire la loi et où quelques braves ne l'entendent pas de cette oreille.

Des réussites inoubliables

Certaines voix ont reproché à John Huston de camper surtout des perdants de la vie, comme si les figures victorieuses étaient plus intéressantes que celles de l'échec. Au fond, en explorant les méandres des dérives humaines (tirées souvent d'œuvres littéraires), John Huston se révélait plus moderne que ses contemporains et sut traduire avec humanité et compassion la psyché de personnages complexes. Éparpillé et inégal, soit, dandy, certes, touche-à-tout, on veut bien; sur une quarantaine de films, il aura réalisé une quinzaine d'œuvres majeures. Une bonne moyenne au bâton, en définitive.

La Cinémathèque projette aussi des films moins connus de Huston, tel le documentaire *San Pietro*, réalisé durant la bataille de San Pietro en Italie (1944) pour le compte de l'armée américaine. Les élans



Une scène du film *Key Largo* avec Lauren Bacall et Bogart

SOURCE: CINÉMATHEQUE

patriotiques et les «horreurs à ne pas montrer» sont au programme, mais au delà on aperçoit un regard d'artiste, au poste dans sa manière de tourner.

Chacun possède son Huston à lui, ou du moins ses films-cultes, vus et revus, avec ses comédiens préférés. D'ailleurs, la palette de ses interprètes impressionne. En 45 ans, il aura mis en scène des acteurs phares: Humphrey Bogart bien sûr, mais aussi Clark Gable, Marilyn Monroe, Kirk Douglas, Katharine Hepburn, Ava Gardner, Marlon Brando, Elizabeth Taylor, Richard Burton, Kathleen Turner, Gregory Peck, etc.

Évoquer son *Moby Dick*, adapté en 1956 du génial roman de Melville, c'est sentir souffler une vraie force cinématographique. Gregory Peck sut épouser l'obses-

sion du capitaine Achab à la jambe de bois poursuivant la baleine blanche sur les océans déchainés. L'image du vieil homme mort attaché par la corde de ses harpons au cétacé assassin s'inscrit comme l'une des scènes puissantes du septième art.

*The African Queen*, bien entendu, en 1952, mit en scène avec un charme fou un couple inoubliable flottant sur un rafiot: Humphrey Bogart, toujours, aux côtés de Katharine Hepburn, issus de deux mondes que tout sépare, la dame et l'aventurier, mais bravant ensemble les dangers les plus invraisemblables.

Aimé puis boudé par Hollywood, expatrié pendant vingt ans en Irlande, c'est en France

VOIR PAGE E 2 : HUSTON

C'est du bois des aventuriers qu'on fait parfois les meilleurs cinéastes

## Culture

PERSPECTIVES

# Pour saluer Virginie

## Fabienne Larouche raconte des histoires qui parlent de la condition humaine

### HUSTON

La Nuit de l'iguane se révèle un film lourd de questionnements philosophiques

SUIITE DE LA PAGE E 1

qu'il tourna en 1952 *Moulin-Rouge* sur la vie du peintre Toulouse-Lautrec, en Italie qu'il réalisa deux ans plus tard, sur une tonalité burlesque, *Plus fort que le diable*. Après son retour au pays, Huston créa en 1961 un pur bijou: *The Misfits*, œuvre impressionniste d'après Arthur Miller, avec une action située à Reno, dans son Nevada natal, et des solitaires en équilibre sur des mondes qui s'écroulent. Marilyn Monroe, au faite de sa fragilité, et Clark Gable, dans un chant du cygne, montraient leurs failles à la caméra; d'où la sensibilité de ce western décalé d'une époque. *The Misfits* fut le dernier film de ces deux acteurs, que la mort emporta.

*La Nuit de l'iguane*, tourné au Mexique en 1964 d'après l'œuvre de Tennessee Williams, avec Richard Burton entre deux amours, à la croisée des chemins, se révèle un film lourd de questionnements philosophiques. En 1987, *The Dead*, avec sa fille Anjelica Huston dans la distribution, d'après une nouvelle de James Joyce, lui permit de broser des portraits pointillistes qui furent sa dernière touche, son ultime coup de chapeau, en terminant dans la délicatesse une œuvre qui montra souvent le bruit et la fureur du monde.

Le Devoir

J'écoute Virginie systématiquement depuis plusieurs années. J'ai eu parfois le goût d'abandonner, quand la sauce s'étirait et que le remplissage prenait le dessus. Par fidélité, pourtant, j'ai persisté et, toujours, Fabienne Larouche a fini par me donner raison: *Virginie*

Les téléromans, prétendent, souvent avec raison, les esprits chagrins, seraient des déserts culturels. *Virginie*, à cet égard, fait figure d'exception. Par l'entremise du fascinant personnage de Pierre Lacaille (Jici Lauzon), les téléspectateurs ont pu entendre de savoureuses et informées envolées marxistes sur les origines sociales de l'injustice économique et culturelle, de brillants lamentos situationnistes (le gars lit Guy Debord) au sujet de la marchandisation du monde et des réflexions sur les liens entre totalitarisme et langage (un de ses élèves, soi-disant fan d'Hitler mais juif, s'amuse à déployer un habile discours d'extrême droite pour mettre au jour la fragilité argumentative d'une rectitude politique indolente). Quand une de ses multiples maîtresses lui apprendra qu'elle est enceinte de

lui, le cynique à la superbe ébranlée écoutera *Madame Adrienne*, une chanson sur la beauté de la discrétion tirée du plus récent album de Gilles Vigneault, pour se remettre les idées en place. La mère, plus tard, deviendra hystérique et lui, plutôt mesquin, mais on peut présumer que rien n'est perdu.

Ailleurs, en classe de chimie, deux profs ébranlent le préjugé scientiste des élèves en discutant de la théorie de la falsifiabilité de Karl Popper et un prof d'histoire (excellent Jacques L'Heureux), profondément catho à l'ancienne, se réfugie à la chapelle de l'école où les dilemmes moraux l'assaillent. Ce dernier, d'ailleurs, échange souvent avec son ami Lacaille, ce qui donne lieu à d'épiques échanges qui rappellent ceux du curé et du maire communiste dans *Le Petit Monde de Don Camillo*. Des références culturelles en masse, donc, qui ne servent pas qu'à épater la galerie mais déterminent, plutôt, le comportement de plusieurs personnages, comme celui, par exemple, du restaurateur créditiste qui offre un délicieux mélange de réaction et de compassion.

*Virginie*, bien sûr, n'est pas exempt de défauts, qui vont du procédé caricatural au remplissage. Le téléroman n'en présente pas moins des personnages

riches en profondeur existentielle et des moments forts qui trouvent leur puissance ailleurs que dans le seul sensationnalisme matiné de bons sentiments. L'intrigue qui a culminé dans le millième épisode en offre une saisissante démonstration.

## Du bien et du mal

Ce sont deux jeunes malmenés par la vie (brillamment interprétés par Antoine Bertrand et Cédric Pépin; retenez ces noms). Obèse, méprisé et battu par son père, sans amour et sans succès scolaire, le premier, Patrick, est devenu comme vide, déserté par toute conscience du bien et du mal. La prison, voire la mort, lui apparaît comme un réconfort. Intelligent et sensible, le second, Sylvain, le protège. Mais ce protecteur, lui-même tragiquement écorché du fait qu'il fut violé par le père du premier et par d'autres pédophiles ensuite, n'a plus, lui non plus, de boussole. Contrairement à l'autre, il distingue encore le bien du mal, mais le bruit et la fureur qui tempêtent dans sa tête lui font croire que le bien ne peut plus surgir que du mal.

Ils prendront, à l'école, les armes et feront une prise d'otages qui tournera mal. Il faudrait peut-être discuter de la pertinence de présenter une telle situation à une heure de grande écoute. Ne risquez-t-on pas, ce faisant, de stimuler la folie de jeunes esprits dérangés qui pourraient y trouver un modèle? Il

s'agit, toutefois, d'un autre débat, qui ne concerne pas ce qui m'intéresse ici, c'est-à-dire la valeur intrinsèque de l'œuvre.

L'affaire, donc, finira en drame, avec mort d'homme (ou presque) à la clé. *Virginie* (exquise Chantal Fontaine), pour se reconforter, aura recours aux mots et à la musique de Richard Desjardins: «*Nous aurons des corbeilles pleines / de roses noires pour tuer la haine / des territoires coulés dans nos veines / et des amours qui valent la peine.*» La suite, c'est-à-dire le dialogue entre les deux jeunes au poste de police et, ensuite, au centre jeunesse, relève du grand art.

Il faut saluer, d'abord, l'initiative de Radio-Canada, qui a choisi, une première dans l'histoire du téléroman québécois moderne, de présenter cet épisode sous forme de radioman à sa première chaîne, renouant ainsi avec les origines du genre. Pour ces scènes tout en intériorité et en rage rentrée, ce choix générique brillait par son originalité et sa pertinence.

Ces Sylvain et Patrick de *Virginie* ne pouvaient qu'évoquer, dans leur détresse, les tristes George et Lenny en fuite du classique *Des souris et des hommes*. La figure du géant blessé et inconscient reconforté par son fidèle et désemparé compagnon non seulement émouvait mais ébranlait. À qui la faute, en effet? Aux jeunes eux-mêmes? Aux adultes méchants? À l'indifférence des professionnels restés

sourds aux appels à l'aide? À l'anomie d'une société qui n'a plus que des techniques de réinsertion sociale à offrir aux éclipsés en quête de sens? Au gros Patrick qui déclare se sentir enfin fort et respecté avec un fusil dans les mains, Sylvain réplique, fâché, qu'il ne veut pas ça, que ce n'est pas ça, l'affaire. C'est pourtant lui qui a incité l'autre, qui affirmait n'avoir plus rien à perdre, à prendre les armes. À l'un à qui échappent les notions de bien et de mal, l'autre répond qu'il faut combattre le mal par le mal, mais que le mal, c'est mal. *Virginie*, ce soir-là, était une œuvre nuancée et troublante, une œuvre forte, comme il lui arrive de l'être, quoi qu'en pensent ceux qui s'en moquent en rejetant en bloc la forme téléromanesque.

J'ai déjà cru, je m'en confesse, que Fabienne Larouche n'était que le sous-fifre de Réjean Tremblay, qui lui permettait, par complaisance, d'accoler son nom au sien à l'époque où les deux formaient un couple. En entrevue, Fabienne Larouche continue, le plus souvent, de m'agacer. Mais je sais, aujourd'hui, que *Virginie* ne se compare pas aux misérables insignifiances du *Lance et compte* de son ex-mentor. Elle raconte des histoires qui parlent de la condition humaine; il engourdit le public avec des clichés dignes d'annonces de bière qu'on aurait assaisonnées de sauce mélo. Longue vie à *Virginie!*

louiscornellier@parroinfo.net



Louis Cornélius

VOYAGES  
**CONSTELLATION** et Les BELLES SOIRÉES de l'Université de Montréal  
*L'Étoile qui vous guide depuis 1970*

vous proposent une semaine de  
**THÉÂTRE À PARIS**  
du 22 au 30 avril 2005

Groupe accompagné par  
**Mme Rita Lafontaine**, comédienne.

Rens. et Réservations : Marjorie 397-0467 ou 987-9798

Les Productions Octobre 55 présentent  
**Normand, mon amour!**

Texte et interprétation Normand Carrière  
Mise en scène André Morissette

Direction musicale Sylvie Boudreau  
Casting: Marjolaine Bibeau, Marjolaine Gagnon, Isabelle Rioux, Marjolaine Gagnon  
Vieilles Catherine LeMay  
Direction de l'éclairage Thibault Vigneault  
Direction de la scène Serge Chouinard

Du 4 au 22 janvier 2005  
À la Salle Grand-Bourg du Théâtre Denise-Pelletier  
4553 Sainte-Catherine est, Montréal (Québec), H1X 1K2

REPRÉSENTATION dimanche 16 janvier à 19h

DU 6 AU 15 JANVIER 2005  
**USINE-C**

**FIGURE**  
-COMPLET-MERCI!

DE PIERRE CHARRAS  
MISE EN SCÈNE DE LUKAS HEMLEB  
AVEC DENIS LAVANT ET VALÉRY VOLF  
UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE

« UNE DÉFENSE PASSIONNÉE DE LA LIBERTÉ DE L'ARTISTE, QUEL QU'IL SOIT, LA MISE EN SCÈNE DE LUKAS HEMLEB EST TOUT SIMPLEMENT ÉPATANTE. »  
ÈVE DUMAS, LA PRESSE.

« UN SPECTACLE MAGNIQUE PEU IMPORTE QUE L'ON CONNAISSE OU NON L'ŒUVRE DE BACON... C'EST TRÈS TRÈS BEAU. »  
GENEVÈVE ST-GERMAIN, RADIO-CANADA.

GUICHET (514) 521-4493 • ADMISSION (514) 790 1245 •  
WWW.USINE-C.COM

À L'AFFICHE DES MARDI  
**USINE-C**

**PIÈCES DE GUERRE**  
UNE TRILOGIE ROUGE, NOIR ET IGNORANT I LA FURIE DES NANTIS II GRANDE PAIX III

D' EDWARD BOND  
MISE EN SCÈNE : ARMAND DELADOËY

UNE PRODUCTION DU CROCHET À NUAGES ET DE L'USINE C  
EN COPRODUCTION AVEC LE THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE.

"UNE DIRECTION D'ACTEURS RIGOUREUSE MENÉE AVEC SOUPLÉSSE ET PROFONDEUR, UNE MISE EN SCÈNE SOBRE ET FORTE".

(514) 521-4493 • ADMISSION (514) 790-1245 • WWW.USINE-C.COM

THÉÂTRE COMPLICE Mise en scène  
Louis Laval, Marie-Josée Gauthier

Avec Daniel Gadouas, Marie-Josée Gauthier, Denis Gravelleaux, Sharon Ibgui, Denis Laval

Équipe de création Angelo Barzetti, Nadia Bullefeuille, Ludovic Bonnier, Paul Livernas, Stéphane Méjot

roche, papier, ciseaux...

daniel keene  
Traduction Séverine Magnis

Magnifique soirée du Théâtre Complice. Solo interprété avec une exquise sensibilité par Daniel Gadouas. Trois histoires bouleversantes, une soirée qui marque.  
Solange Lévesque, *Le Devoir*

Ces histoires (...) frappent fort. De grands comédiens. La pluie, un grand moment de théâtre.  
Josée Bilodeau, *Radio-Canada*

4 au 22 janvier, 20h

19 janvier 19h  
Souper avec les artistes - place limitée -

Billetterie (514) 521-4191

espace LIBRE  
1945 rue Fulum, Montréal  
www.espacelibre.qc.ca  
theatre@espacelibre.qc.ca

Des créateurs de Ubu sur la table

**PERSÉE**

DE ET AVEC OLIVIER DUCAS, MATHIEU GOSSELIN ET FRANCIS MONTY  
Collaborateurs : Jonas Bouchard, Simon Cloutier, Caroline Farland, Eric Gauthier et Caroline Turcotte

18 JANVIER AU 5 FÉVRIER 2005 À 20H  
Théâtre d'Aujourd'hui - Salle Jean-Claude Germain  
Informations et réservations : (514) 282-3900

04  
05  
33 ANS DE CRÉATION

ESPACE GO présente  
avec la collaboration de  
transit

**GERTRUDE**  
Le Cril

Ce spectacle s'adresse à un public de 16 ans et +

DU 11 JANVIER AU 12 FÉVRIER 2005

TEXTE DE HOWARD BARKER  
TRADUCTION D'ÉLISABETH ANGEL-PÉREZ  
ET JEAN-MICHEL DÉPRÉZ  
MISE EN SCÈNE DE SERGE DENONCOURT

AVEC ANNE-MARIE CADIEUX ET ÉMILIE BIBEAU, JEAN-FRANÇOIS CASABONNE, MAXIM GAUDETTE, MONIQUE MILLER, OLIVIER MORIN, DENIS ROY

Assistance à la mise en scène et régie : Geneviève Legace - Scénographie : Louise Campbell - Costumes : François Barbier - Lumière : Martin Labrecque - Conception sonore : Loren Lupin - Maquillage : Jérôme Lee Pelletier - Stagiaire à la mise en scène : Amaya Lomez

Billetterie (514) 845-9890

THÉÂTRE ESPACE GO  
1945 rue Fulum, Montréal H3K 2R1  
www.espacego.com

avec la participation de

## Culture

THÉÂTRE

## Des objets et des hommes

Après Jarry et son Ubu, le Théâtre de la Pire Espèce s'attaque au mythe de Persée

MICHEL BÉLAIR

En mettant le pied sur le plateau, j'ai tout de suite revu celui de *Faut jeter la vieille!*, que Paul Buissonneau a monté à l'INM, il y a déjà une trentaine d'années. La démarche n'est pas tout à fait la même, bien sûr, le texte de Dario Fo était une torpente dénonciation de l'empire américain, embourbé qu'il était, tout aussi au Vietnam que dans sa propension à la surconsommation. Alors que *Persée*, qui prend l'affiche de la salle Jean-Claude Germain mardi prochain, est une fable «archéo-mythologique» sur le héros du même nom.

Mais n'empêche. Dans les deux cas, les objets sont partout envahissants, comme s'ils s'amusaient à être plus hétéroclites les uns que les autres. Ici, dans la petite salle à l'étage du Théâtre d'Aujourd'hui, c'est un véritable chantier. Jonchant un espace de jeu délimité par des cordes rappelant un site de fouilles archéologiques: des lampes de toutes les formes et de toutes les couleurs, des masques suspendus, des ressorts, des tiges de métal, des instruments bizarres, des poupées, des morceaux de statue, des cruches, des bibelots, des boîtes, des ustensiles de cuisine, des lunettes, des chapeaux, des pelles, des pioches... Quand on fait dans le théâtre d'objets, on ne lésine pas sur les détails, ni sur la quantité!

Ceux qui ont vu *Ubu sur la table* savent déjà à quoi s'en tenir. Cette production, qui a consacré la niche du théâtre d'objets pour le Théâtre de la Pire Espèce (TPE), est une sorte de *success story* totale depuis sa création en 1998: on en a donné déjà plus de 300 représentations ici, au Mexique et en Europe. On en a même créé une version pour les mal-entendants: *Ubu sourd la table*. Dans quelques semaines, *Ubu* repart encore pour une tournée de 88 spectacles en France, en Espagne, en Belgique et à l'île de la Réunion. La demande est tellement forte un peu partout, les invitations si nombreuses, que l'avenir s'annonce plutôt bien pour la petite compagnie fondée il y a un peu plus de six ans qui peut ainsi poursuivre sa recherche sur les objets «dérivés».

Mais même si l'aventure d'*Ubu sur la table* est passionnante, on est là pour parler de la toute dernière création du TPE, *Persée*, cette «fable archéo-mythologique» signée Olivier Ducas, Mathieu Gosselin et Francis Monty.

## La décapitation

Tout a commencé il y a six ou sept ans, avant même l'aventure d'*Ubu*, par une idée folle, complètement antithéâtrale: celle de faire un spectacle ayant pour thème central... la décapitation. «Ça nous intéressait parce que ça ne se fait pas sur une scène de théâtre», explique Olivier Ducas. À l'époque, on avait retenu la figure de Persée, qui a tranché la tête de la Gorgone, le personnage biblique de Judith aussi et, pourquoi pas, la Révolution française dans son ensemble pour sa grande contribu-

tion à l'histoire de la décapitation. Mais c'était beaucoup de travail et on n'avait encore jamais écrit ensemble. Et puis, comme on avait le goût de travailler avec des objets, on est plutôt embarqué dans *Ubu*».

Mais l'idée est restée et, entre les représentations d'*Ubu*, les trois comparses ont continué d'élaborer le projet en retenant le seul personnage mythologique de Persée et en perfectionnant leurs techniques de travail avec les objets. Avec, bien sûr, l'intention de raconter cette histoire d'une autre façon, sur un autre rythme, en lui donnant un autre traitement que celui qu'on lui donne habituellement. En clair: en travaillant avec des objets. Pourquoi? «Parce qu'on peut tout faire avec des objets», répond Mathieu Gosselin (rire gras collectif impossible à rendre ici). Francis Monty poursuit: «C'est aussi parce que les objets possèdent une grande puissance narrative déjà inscrite en eux, qu'ils fascinent le spectateur et que le fait de les faire bouger implique des couches de sens extrêmement stimulantes, autant pour nous que pour les gens dans la salle.»

Le scénario de *Persée* est simple: on y raconte l'histoire de trois archéologues très british, Fipps, Tetley et Digby, obnubilés par le personnage de Persée. À leur façon, ils mettent en scène le mythe du héros antique par petites bribes successives, dans sa chronologie; l'enfance, la rencontre d'Andromède, la tête de Méduse de la Gorgone, la solitude du héros... «Un mythe veut toujours dire plus que la somme de

toutes ses parties», reprend Olivier Ducas; et au fond, ça ressemble beaucoup à ce que permet le travail avec les objets.»

## Une quête

On assistera donc aux travaux des trois hommes sur la petite île de Sériphos — avec un documentaire à la clé sur l'état des fouilles! —, mais on se rendra rapidement compte de l'étrangeté de leurs méthodes. Et il y a aussi, ce qui ne simplifie les choses en rien, que, lorsque Fipps, Tetley ou Digby trouvent des objets, ceux-ci semblent s'animer. Parce que, évidemment, Olivier Ducas, Mathieu Gosselin et Francis Monty nous racontent tout cela avec des objets beaucoup plus qu'avec des mots...

Le moins que l'on puisse dire, c'est que les trois auteurs-comédiens-metteurs en scène du spectacle partagent la même fascination pour les objets. Et même en sachant que c'est la matière première de *Persée*, on se demande comment procèdent Ducas, Gosselin et Monty... Après force éclats de rire et jeux de mots laids, comme dirait Bobby Lapointe, tous trois racontent d'abord que les objets du spectacle viennent de partout, qu'il s'en rajoute constamment, trouvés à la brocante ou dans l'armoire de cuisine d'un peu tout le monde.

«On part de là», dit Monty: des objets bien avant les mots. Mais avant de les manipuler, on n'a pas vraiment idée de la proposition dramatique que portent ces objets.» «Ils ont eu une vie déjà», poursuit Ducas. Ils interprètent

autre chose qu'eux-mêmes lorsque nous nous en servons.» «Et c'est sans compter sur la dimension symbolique qu'ils revêtent aussi aux yeux du spectateur», ajoute Gosselin.

Ici, le mythe sert de fil rouge. L'aventure des trois archéologues aussi qui, comme tous ceux qui se lancent dans une quête, partent d'abord à la recherche d'eux-mêmes. L'équipe s'est d'ailleurs beaucoup amusée à développer la psychologie de ces trois scientifiques farfelus. Mais en général, le spectacle s'écrit à mesure dans ce «terrain de jeu» de la salle de répétition débordant de tous ces objets ne demandant qu'à raconter des choses. Même que ce sont eux, les objets toujours, qui proposent l'évolution de l'action en stimulant entre les trois manipulateurs une dynamique de création souvent surréaliste. Les trois compères avoueront ne s'être jamais autant amusés de toute leur vie...

Pour la mise en scène, tout se fait aussi collectivement, plus ou moins à tour de rôle; on utilise également la vidéo pour les enchaînements et pour valider la clarté des propositions faites aux spectateurs avec l'ai-

de Caroline Ferland, l'assistante à la mise en scène qui, elle, voit tout, toujours, et s'occupe des repères permettant de s'y retrouver.

Ducas, Gosselin et Monty soulignent d'ailleurs à quel point le rôle du spectateur est primordial dans leur approche. Le théâtre d'objets est exigeant: il se fonde sur une présence de tous les instants. Plus même: sur la créativité et l'intelligence du spectateur.

Beau prétexte pour sortir du confort de son salon, non?

de Caroline Ferland, l'assistante à la mise en scène qui, elle, voit tout, toujours, et s'occupe des repères permettant de s'y retrouver.

Ducas, Gosselin et Monty soulignent d'ailleurs à quel point le rôle du spectateur est primordial dans leur approche. Le théâtre d'objets est exigeant: il se fonde sur une présence de tous les instants. Plus même: sur la créativité et l'intelligence du spectateur.

Beau prétexte pour sortir du confort de son salon, non?

Le Devoir

Francis Monty, Mathieu Gosselin et Olivier Ducas sont les artisans de la toute dernière création du TPE, *Persée*.

NORMAND BLOUIN LE DEVOIR

Lancement le lundi 17 janvier, à 17 h 30 au Café Aquin de l'UQAM, Pavillon Hubert-Aquin, local A-2460. 19 h: présentation d'un extrait de film sur le théâtre podval de Russie.

Bienvenue!



Théâtre d'intervention

200 P., 115 PHOTOS, 15 \$

EN VENTE DANS LES MAISONS DE LA PRESSE, EN LIBRAIRIE ET À NOS BUREAUX

## THÉÂTRE D'INTERVENTION

- À qui sert le théâtre d'intervention? Une Entrée libre de Jeu
- Un théâtre sur mesure: le Parminou et TACcom
- Entretien avec Yves Siouli Durand sur le théâtre autochtone
- Témoignages d'expériences au Mali, en Italie, en Russie et au Québec

## ÉGALEMENT

- Rencontres avec la chorégraphe Catherine Tardif et la directrice du Festival du Jamais lu, Marcelle Dubois
- Portraits des comédiens Éric Bernier et Sophie Cadieux
- Carrefour international de théâtre 2004
- Festival de Trois 2004

ABONNEMENT: 1 AN, 4 NUMÉROS, 48,31 \$ (T. I.)

RENSEIGNEMENTS: (514) 875-2549 INFO@REVUEJEU.ORG

WWW.REVUEJEU.ORG

DU 18 JANVIER AU 12 FÉVRIER 2005



## La Chanson de l'éléphant

Texte NICOLAS BILLON

Mise en scène RENÉ RICHARD CYR assisté de Pierre Pirozzi

Avec VINCENT-GUILLEAUME OTIS, JEAN-FRANÇOIS PICHETTE et JASMINE DUBÉ

Collaborateurs: Réal Benoit, Mérédith Caron, Etienne Boucher, Alain Dauphinais, François Cyr, Pierre Guy Lapointe, Francis Laporte et Shelley Dupasquier

Une création du

Théâtre d'Aujourd'hui

3900, rue Saint-Denis, Montréal H2W 2M2 (à côté du métro Sherbrooke)

Informations et réservations (514) 282-3900

www.theatredaujourd'hui.qc.ca

En partenariat avec

Hydro Québec et LE DEVOIR



11 JANVIER

AU

19 FÉVRIER '05

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE PRÉSENTE

COMPLÈT À LA LICORNE

EN TOURNÉE DANS UNE SALLE PRÈS DE CHEZ-VOUS!

Alma, Baie-Comeau, Beloeil, Brossard, Caraque, Drummondville, Gatineau, Granby, Le Bic, Joliette, Lachine, L'Assomption, Moncton, Mont-Laurier, Montréal, Mont-Tremblant, New-Richmond, Outremont, Rivière-du-Loup, Salaberry-de-Valleyfield, St-Jean-sur-Richelieu, Ste-Thérèse, St-Laurent, Sept-Îles, Sherbrooke, Vancouver

et à Québec au Théâtre Périscope du 19 au 30 avril  
INFOS-TOURNÉE  
www.theatrelallicorne.com

de François Archambault

mise en scène Michel Monty

avec Christian Bégin, Normand D'Amour

Geneviève Neron, Marie-Hélène Thibault



4555, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC

www.theatrelallicorne.com

514.523.2246

RÉSEAU ADMISSION

514.790.1245 ou 1.800.361.4595

SOIRÉE DES MASQUES 2004

MASQUE - TEXTE ORIGINAL - MASQUE - INTERPRÈTE MASCULIN - CHRISTIAN BÉGIN - NOMINATION - INTERPRÈTE FÉMININE - MARIE-HELENE THIBAUT - NOMINATION - MISE EN SCÈNE



La Société des loisirs



## Culture

THÉÂTRE

## Un thriller qui en cache un autre

Un nouvel auteur à découvrir au Théâtre d'Aujourd'hui: Nicolas Billon

Cette pièce, René Richard Cyr l'avait lui-même choisie en composant le programme de la saison 2004-05, sa dernière saison au Théâtre d'Aujourd'hui. *La Chanson de l'éléphant* est la première œuvre dramatique de l'auteur Nicolas Billon. Le metteur en scène la décrit comme «un huis clos très classique écrit dans le style d'un thriller psychologique, on pourrait même dire romantique».

SOLANGE LÉVESQUE

En 2003, la version anglaise de la pièce faisait l'objet d'une lecture publique au Festival de Stratford; l'été suivant, elle y a été montée. Entre-temps, l'auteur avait envoyé sa pièce à plusieurs théâtres québécois; dès qu'il en a pris connaissance, René Richard Cyr l'a tout de suite inscrite à la saison 2004-05 du Théâtre d'Aujourd'hui. Bon an, mal an, ce théâtre reçoit une centaine de textes par année, dont 75 % émanent d'auteurs déjà connus. «Il est rare que l'on trouve une perle comme celle-là dans les 25 % qui émanent de nouveaux auteurs», remarque René Richard Cyr. «C'est une première pièce très prometteuse. Le Théâtre d'Aujourd'hui doit aussi

donner l'occasion à de jeunes auteurs de parfaire leur métier.»

Le metteur en scène décrit ainsi *La Chanson de l'éléphant*: «L'action se passe dans la petite ville ontarienne de Brockville, dans un hôpital où des agressions sexuelles ont déjà été constatées. Un psychiatre a disparu; le directeur de l'hôpital interroge Michael, le dernier patient qu'il a vu. On retrouve un peu, dans cette pièce, le climat de province qui règne dans les romans policiers d'Agatha Christie.»

Les origines de Nicolas Billon sont ontariennes; ses références, anglo-saxonnes. «Nous avons conservé les noms et prénoms anglais que l'auteur avait donnés aux personnages, histoire de respecter ces références.»

René Richard Cyr qualifie la pièce de «classique moderne». «C'est

une sorte de jeu du chat et de la souris, un petit train qui avance lentement mais inexorablement vers la vérité. Le conteur garde toujours le dessus sur la forme. Mais il y a davantage; Michael poursuit un objectif qu'on ne peut pas deviner. Tout au long de la pièce, on cherche l'erreur, la faille. L'auteur nous réserve une entortillapette assez bien foutue; au moyen d'une écriture bien soutenue, il nous plonge dans une interrogation dont les sources sont affectives.»

C'est pourquoi on peut parler de thriller psychologique, dans lequel il faut que le spectateur devienne actif, un peu à la manière d'un détective, car le jeune homme qui évolue devant lui réussira à ébranler toutes ses certitudes. «C'est là le défi de la mise en scène. Il y a chez Billon une importance du détail, comme chez Serge Boucher. Mais la comparaison s'arrête là. La force des choses est souvent dans ce qui n'est pas dit et l'enjeu réside en partie dans le fait de capter l'attention du spectateur malgré tout.»

## Tête-à-tête corsé

Vincent-Guillaume Otis, comédien diplômé de l'École nationale de théâtre en 2003, interprète Michael, le personnage clé de la pièce. «C'est un personnage très complexe, un peu casse-gueule, dont on se demande s'il est un fou, un demeuré ou un illuminé, explique le metteur en scène. Il est énigmatique, manipulateur, machiavélique. Pour le personnage du psychiatre, incarné par Jean-François Pichette, j'aurais pu m'en remettre au cliché classique; j'en fais davantage un directeur d'hôpital qu'un psychiatre en sarrau. Quand la pièce se termine, on sait la vérité, mais, en réalité, la pièce n'est pas finie, et la cheville finale nous montre que l'auteur sait garder ses as pour la fin.»

L'action se déroule dans le bureau du disparu le 24 décembre au matin, ce qui ajoute au suspense. «Un bureau qui ressemble davantage à un ancien local recyclé qu'à un grand bureau moderne. J'ai voulu m'éloigner également du cliché du bureau du psychiatre. Il ne s'agit pas de faire ma Chanson de l'éléphant,



NORMAND BLOUIN LE DEVOIR

«C'est une sorte de jeu du chat et de la souris, un petit train qui avance lentement mais inexorablement vers la vérité», dit René Richard Cyr de la première pièce de Nicolas Billon.

mais celle de l'auteur, dont la signature demeure discrète.» En tant que metteur en scène, René Richard Cyr se voit comme un accoucheur, responsable de porter la parole de l'auteur avec la plus grande justesse. «J'essaie de faire en sorte que le quatrième mur soit le moins opaque possible», précise-t-il.

En 2004, René Richard Cyr abandonnait la direction artistique du Théâtre d'Aujourd'hui, qu'il codirigeait avec Jacques Vézina depuis 1998, pour la confier à la comédienne et metteuse en scène Marie-Thérèse Fortin. Cette année, le Théâtre d'Aujourd'hui connaît des records d'abonnement; René Richard Cyr attribue ce succès au fait, entre autres, que ce théâtre ne porte pas d'étiquette.

«Il est là pour offrir un panorama le plus vaste possible de ce qui s'écrit aujourd'hui. Comme il se consacre

exclusivement à la création québécoise, il se doit de conserver une large vision. Le public est de plus en plus nombreux à venir découvrir les nouveaux auteurs. Il est prêt à nous faire confiance, à courir la chance de s'abonner sans connaître les œuvres au programme.» Plus les spectacles d'une saison sont contrastés, constate-t-il, plus les spectateurs affluent, ce qui conforte sa confiance en l'avenir.

## LA CHANSON DE L'ÉLÉPHANT

Texte: Nicolas Billon. Mise en scène: René Richard Cyr. Avec Vincent-Guillaume Otis, Jean-François Pichette et Jasmine Dubé. À l'affiche au Théâtre d'Aujourd'hui du 18 janvier au 12 février 2005. Information et réservations: (514) 282-3900.

## Masques à donner

Voici quelques-uns des principaux finalistes à la Soirée des Masques du 30 janvier, diffusée en deux actes sur Artv, de 19h à 20h, et à Radio-Canada, de 20h à 22h.

**Masque du public Loto Québec:** *Cabaret* de Joe Masteroff, John Kander et Fred Ebb. Traduction et adaptation: Yves Morin. Mise en scène: Denise Filiatrault. Théâtre du Rideau Vert et Zone3 Spectacles (Montréal). *Cette fille-là* de Joan MacLeod. Traduction: Olivier Choinière. Mise en scène: Sylvain Bélanger. Théâtre du Grand Jour (Montréal). *Charbonneau et le Chef* de John Thomas McDonough. Adaptation: Paul Hébert et Pierre Morency. Mise en scène: Claude Maher. Compagnie Jean Duceppe (Montréal). *Grace et Gloria* de Tom Ziegler. Mise en scène: Marc Alain Robitaille. Théâtre du Tandem (Rouyn-Noranda). *Gros et détail* d'Anne-Marie Olivier. Mise en scène: Erika Gagnon et Kevin McCoy. Théâtre Bienvenue aux Dames! (Québec). *Oedipe à Colone* de Sophocle. Traduction: Marie Cardinal. Mise en scène: Jean-Pierre Ronfard. Espace Go et Théâtre du Trident.

## Production étrangère

*Du serment de l'écrivain du roi et de Diderot* de Mathias de Koning, Damiaan De Schrijver et Peter Van den Eede, d'après *Paradoxe sur le comédien* de Denis Diderot; Carrefour international de théâtre. *L'Éau, là* de Sophie Huttin, Gwenaël Le Boulluec, Bernard Sultan et Nicolas Vidal. Agitez le Bestiaire (France); la Maison-Théâtre. *W-Munkáscirkusz*, d'après *Woyzeck* de Georg Büchner et des poèmes d'Attila József. Carrefour international de théâtre.

## Jeunes publics

*À nous deux!* de Joël Da Silva. Mise en scène: Michel Fréchette et Michel P. Ranger. Théâtre de l'Avant-Pays (Montréal). *La Librairie* de Marie-Josée Bastien. Mise en scène: Frédéric Dubois. Théâtre du Gros Mécano (Québec). *Romances et karaoké* de Francis Monty. Mise en scène: Benoît Vermeulen. Théâtre Le Clou (Montréal).

## Montréal

*Avec Norm* de Serge Boucher. Mise en scène: René Richard Cyr. Théâtre d'Aujourd'hui. *Cette fille-là* de Joan MacLeod. Traduction: Olivier Choinière. Mise en scène: Sylvain Bélanger. Théâtre du Grand Jour. *Edmond Dantès*, d'Alexandre Dumas, père. Adaptation: Elizabeth Bourget. Mise en scène: Robert Bellefeuille. Théâtre Denise-Pelletier. *Everybody's WELLES pour tous* de Patrice Dubois et Martin Labrecque. Mise en scène: Patrice Dubois. Théâtre PàP. *Gagarin Way* de Gregory Burke. Traduction: Yvan Bienvenue. Mise en scène: Michel Monty. Théâtre de La Manufacture et Trans-Théâtre.

## Québec

*Gros et détail* d'Anne-Marie Olivier. Mise en scène: Erika Gagnon et Kevin McCoy. Théâtre Bienvenue aux Dames! *HA hal...* de Réjean Ducharme. Mise en scène: Frédéric Dubois. Théâtre du Trident. *Les Survivants: l'Autre*, une adaptation de Martin Genest d'après le roman d'Andrée Chedid, et *Gretchen* de Stéphane Allard. Mise en scène: Martin Genest et Patric Saucier. Théâtre Pupulus Mordicus.

## Régions

*Grace et Gloria* de Tom Ziegler. Mise en scène: Marc Alain Robitaille. Théâtre du Tandem (Rouyn-Noranda). *Le Gros Homme et la mère* de Louis Champagne. Mise en scène: Daniel Desputeau. Productions À tour de rôle (Carleton-sur-Mer). *Simone et Victor* de Johanne Benoit et Martin Boileau. Mise en scène: Johanne Benoit. Théâtre Quatre/Corps (Châteauguay)

## Interprétation féminine

*Sophie Cadieux* pour son rôle dans *Cette fille-là* de Joan MacLeod; Théâtre du Grand Jour. *Muriel Dutil* dans *Grace et Gloria* de Tom Ziegler; Théâtre du Tandem (Rouyn-Noranda). *Marie-Ginette Guay* dans *24 Poses (Portraits)* de Serge Boucher; Théâtre de la Bordée (Québec). *Maudé Guérin* dans *Frères de sang* de Willy Russell; Productions Libretto. *Anne-Marie Olivier* dans *Gros et détail* d'Anne-Marie Olivier; Théâtre Bienvenue aux Dames!

## Interprétation masculine

*Marc Béland* dans *L'Asile de la pureté* au TNM. *David Boutin* dans *Gagarin Way* de Gregory Burke par le Théâtre de la Manufacture et Trans-Théâtre. *Benoît McGinnis* dans *Avec Norm* de Serge Boucher au Théâtre d'Aujourd'hui. *François Papineau* dans *Cabaret* de Joe Masteroff, John Kander et Fred Ebb. Théâtre du Rideau Vert et Zone3 Spectacles. *Paul Savoie* dans *La Promenade*, d'après le roman de Robert Walser. Adaptation et mise en scène: Jean-Marie Papapietro. Théâtre de Fortune (Montréal).

CONSERVATOIRE D'ART DRAMATIQUE DE MONTRÉAL

Demande d'admission

Année scolaire 2005-2006  
Date limite: 7 février 2005

Pour être admises, les personnes sélectionnées à la suite des auditions devront être titulaires d'un diplôme d'études collégiales.

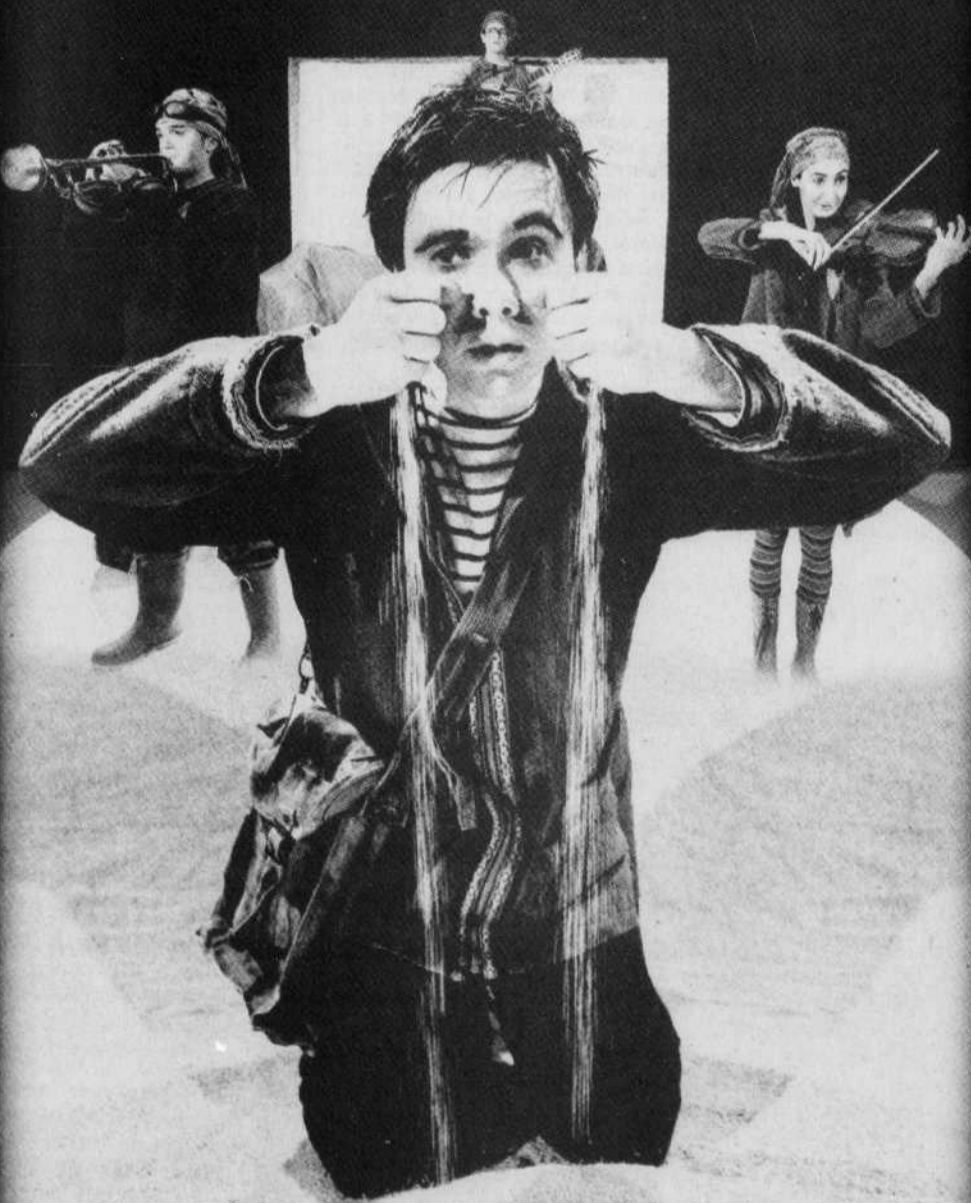
## Renseignements:

4750, avenue Henri-Julien  
Montréal (Québec) H2T 2C8  
(514) 873-4283, poste 236  
cadm@mcc.gouv.qc.ca  
www.conservatoire.gouv.qc.ca

Conservatoire de musique et d'art dramatique Québec

## Mika, l'enfant pleureur

Texte Pascal Chevarie Mise en scène Eric Jean



22 janvier 2005, 2 représentations, 13h et 16h  
Spectacle pour enfants (à partir de 7 ans)

Avec Catherine-Amélie Côté, Maxime Desmons, Alexis Lefebvre, Vincent-Guillaume Otis  
Assistance et Régie: Sophie Rocheleau Décor: Magalie Amyot Costumes: Christine Doyle  
Lumières: André Rioux Musique: Martin Léon Maquillages et coiffures: Angelo Barsetti  
Chorégraphies: Louis-Philippe Paulhus

B  
THÉÂTRE  
BOUCHES  
DÉCOUSÉES

Une production du Théâtre Bouches Décousées en collaboration avec le Théâtre de Quai'Sous  
billetterie: 514-845-7277 www.quaisous.com

4  
SOUS  
THÉÂTRE DE  
QUAI'SOUS

LE GROUPE DE LA VEILLÉE PRÉSENTE



MISE EN SCÈNE TÉO SPYCHALSKI

Avec GABRIEL ARCAND, ONIL MELANÇON,  
LILIANA KOMOROWSKA, BERNARD CAREZ

25 JANVIER AU 19 FÉVRIER 2005 À 20H

THÉÂTRE PROSPERO 1371, RUE ONTARIO EST  
BILLETTERIE 514.526.6582 OU ADMISSION  
WWW.LAVEILLEE.QC.CA

PROCUREZ-VOUS UN PASSEPORT - PROSPERO (6 ENTRÉES - 100\$)  
ET COUREZ LA CHANCE DE GAGNER UN LOT DE LIVRES FOLIO!

Culture

**gesu** RENCONTRES INTERCULTURELLES REGARDS EN MIGRATION  
19 janvier au 16 février / Hyun Jou Lee / Jarmila Kavena / Guko / Nathalie Lavoie / Vernissage 19 janvier 2005 // 17h // www.gesu.net 514-861-4378//

**Le Lit de la Vache** Tangente danse contemporaine  
Jean Sébastien Lourdaïs Billetterie : 514-525-1500 www.tangente.qc.ca  
15 JANVIER / 20h 30 / 16 JANVIER / 16h 00 ÉMERGENCE

DANSE

# Vérité et coïncidence

La quête d'un état de recherche pur réunit sur scène la chorégraphe-interprète Catherine Tardif et la clarinettiste française Isabelle Duthoit

FRÉDÉRIQUE DOYON

Le hasard d'une rencontre, une quête commune et une expérience à répéter. Ainsi pourrait se résumer *Duos ou dans l'œil de la renarde*, pièce en deux volets basée sur l'improvisation chorégraphique et musicale.

La pièce est née en France, où la chorégraphe et interprète québécoise Catherine Tardif a fait la connaissance fortuite d'une âme sœur, celle de la clarinettiste Isabelle Duthoit. «C'est capital dans le projet», insiste la danseuse qui, parallèlement à un solide parcours auprès de créateurs aussi différents que Jean-Pierre Perreault, Benoît Lachambre, Robert Lepage et Brigitte Haentjens, poursuit sa propre démarche de création, singulière et sans compromis. Elle raconte alors sa rencontre, à l'été 2003, tandis qu'elle dispose du studio du Québec à Paris, avec Isabelle Duthoit qui dirige depuis une dizaine d'années avec Jacques Di Donato le festival Fruits de Mère, les champs de l'improvisation, dans le centre de la France.

«Le hasard est bien tombé», souligne-t-elle à propos des préoccupations artistiques qu'elles partagent par rapport à la réinterprétation nécessaire de l'espace scénique, dans leur discipline respective. «On a trouvé un questionnement qui nous réunissait: comment préserver un état de recherche pur sur scène?», indique Catherine Tardif. Ce qui est le plus difficile à réaliser sur scène: exécuter des tâches de façon simple et naturelle. «Cette quête commune d'une vérité scénique, qui guide le travail de la chorégraphe québécoise depuis des années, amène les deux femmes à se rencontrer une fois par semaine jusqu'à ce qu'elles vivent le fruit de leurs échanges lors du Festival Densité à l'automne: une improvisation de trente minutes, l'une à la clarinette, l'autre à la danse.» «J'aime la pureté de la clarinette en impro», confie la chorégraphe-interprète. Fortes de leur réussite à maintenir un état de recherche perpétuel, elles n'ont qu'un désir en tête: recommencer l'expérience.

**La vérité scénique ou l'autre illusion**

Le mot d'ordre de leur performance, comme c'est souvent le cas dans les improvisations: une liberté totale à l'intérieur d'un parcours très précis. «On a établi un système de stimulation qui permet de renouveler constamment la recherche et d'éviter tout questionnement [sur les sources ou le sens des actes musicaux ou chorégraphiques], explique la chorégraphe. On s'est donné des balises de temps principalement; toutes les trois minutes, on change de mode.» Chacune suit sa propre liste de tâches inscrites sur des petits cartons, non dévoilées au public et exécutées



Les champs de l'improvisation? Peut-être...

SOURCE TANGENTE



La chorégraphe et interprète québécoise Catherine Tardif.

SOURCE TANGENTE

selon le hasard, afin qu'elles concordent le moins possible. «Ça permet de voir ce que ça provoque. Quand on est engagé dans une tâche intellectuelle, ça garantit une implication réelle de la personne, comme dans la vie. On ne cherche pas à se joindre, à

s'écouter, à s'influencer. On essaie d'éviter le volontarisme dans la provocation.» Le tout se déroule sur une scène dénudée, sans l'appui (ou la distraction) de décors ou d'accessoires.

Depuis quelques années, on assiste à l'intrusion du geste

quotidien dans la danse, au rapprochement entre la vie et la scène. Les artistes cherchent à démystifier le geste créateur, à désacraliser l'espace scénique.

Mais Catherine Tardif ne prétend pas évacuer la fiction propre à l'espace scénique, à en faire le lieu de déploiement de la même réalité dans laquelle baigne l'existence. «La scène est un espace fabriqué, une illusion, on y raconte toujours une histoire. Je suis consciente de cela et je l'exacerbe.» La vérité à laquelle elle tend est plutôt celle de l'interprète, qui engage tout son être dans l'instantanéité du geste. «Toute intervention sur scène est portée par le concret de l'action, précise-t-elle. Ça facilite la lecture de ce qui se passe sur scène.»

sicien improvisateur français et cofondateur du festival Fruits de Mère, Jacques Di Donato. «Ils s'adonnent à un exercice complètement différent», note Catherine Tardif. C'est une vraie impro.» Jacques Di Donato arrive à Montréal avec sa clarinette 24 heures avant la représentation. Les deux hommes, improvisateurs plus aguerris que les deux femmes, ne sont ni consultés ni donné de consignes précises. Marc Boivin a ajouté sa «petite touche», précise la chorégraphe, un élément qui vient alimenter l'impro mais dont il veut préserver le mystère. «Ça fait partie de la beauté de la chose», lance-t-elle.

**Une liberté totale à l'intérieur d'un parcours très précis**

**Duo devient Duos**

Pour la présentation à Tangente, à leur demi-heure d'improvisation se greffe celle de leur deux comparses, l'interprète québécois Marc Boivin et le mu-

**DUOS OU DANS L'ŒIL DE LA RENARDE**

De Catherine Tardif, Marc Boivin (danseurs), Isabelle Duthoit et Jacques Di Donato. Du 20 au 23 janvier à Tangente.

**mai** MAI (Montréal, arts interculturels) 3 650, rue Jeanne-Mance Téléphone : (514) 962-3386 www.mai-qc.ca  
**HÉLOÏSE RÉMY CASATIERRA**  
20 - 29 JANVIER / 20 h / 15\$ - 12\$ - Prévente limitée : 7\$  
15 JANVIER  
ATELIER - 13h (15\$)  
INAUGURATION D'ARTISTES ET COMPLICITÉS - 15h (Gratuit)  
RÉPÉTITION PUBLIQUE - 16h (Gratuit)  
Merci Patrimoine canadien, MCO, Emploi Québec et Georges Laun, cochiers  
Montréal LE DEVOIR

*Concerts de musique de chambre Allegria*

**PENTAÈDRE**

flûte Danièle Bourget	cor Louis-Philippe Marsolais
hautbois Normand Forget	clarinette basse Simon Aldrich
clarinette Martin Carpentier	harpe Caroline Lizotte
basson Mathieu Lussier	mezzo-soprano Noëlla Huot

Oeuvres de Debussy, Bizet, Janáček & Mahler  
**jeudi 20 janvier, 20 heures**  
Salle Redpath, Université McGill  
Entrée libre

En vertu d'une entente avec la Fédération Américaine des Musiciens (A.F.M.), les compagnies de disques subventionnent en partie cet événement musical pour promouvoir la musique active, par l'entremise de la Guilde des Musiciens du Québec.

Hydro Québec présente **Les Séries Pro Musica** série ÉMERAUDE  
**Quatuor JULLIARD** et **Heinz HOLLIGER**, hautbois  
Lundi, 17 janvier 2005, 20 h  
Programme : Schubert, Mozart, Carter et Dvořák  
Billets : 30 \$, 25 \$ 12 \$ (étudiants), taxes et redevance en sus en vente à la Place des Arts : 842-2112  
Renseignements Pro Musica, 514-845-0532 www.promusica.qc.ca

**CONSERVATOIRE DE MUSIQUE DE MONTRÉAL**  
**Demande d'admission**  
Année scolaire 2005-2006  
Date limite 1<sup>er</sup> mars 2005  
Spécialités offertes  
Profil Interprétation : Alto, basson, chant, clarinette, clavecin, contrebasse, cor, direction d'orchestre, flûte, guitare, harpe, hautbois, orgue, percussions, piano, saxophone, trombone, trompette, tuba, violon, violoncelle.  
Profil Composition : Composition, composition électroacoustique, écriture.  
Pour information : 4750, avenue Henri-Julien, Montréal H2T 2C8 Tél. : (514) 873-4031 cmm@mcc.gouv.qc.ca www.conservatoire.gouv.qc.ca  
Conservatoire de musique et d'art dramatique Québec

**Les Voix humaines**  
Susie Napper & Margaret Little duo de violes de gambe  
**Le Constant et l'Infidèle**  
Concert intime dans la crypte de la chapelle  
Concerts de Sainte-Colombe et création de *Ellipses* d'Isabelle Panneton  
Le mercredi 26 janvier 2005 à 18h, 20h (complet) et 22h  
Susie Napper et Margaret Little, violes de gambe  
Billets : 30\$ ♦ 20\$ ♦ 15\$ Billetterie Place-des-Arts : T 514.842.2112  
Concert bénéficiaire : **Amour cruel**  
Dégustation d'airs de cour et de surprises du chef Susie  
Le dimanche 6 février 2005 à 20h dans un salon privé  
Susie LeBlanc, soprano  
Susie Napper et Margaret Little, violes de gambe  
Billets : 120\$ ♦ Renseignements et réservations : T 514.270.9300  
Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours ♦ 400 est, rue Saint-Paul, Vieux-Montréal  
info@lesvoixhumaines.org ♦ www.lesvoixhumaines.org

**Double Passion pour la St-Valentin!**  
**ANGÈLE DUBEAU & LA PIETÀ**  
*Passion*  
OFFREZ LE CD ET LE CONCERT  
EN CONCERT 4 ET 5 FÉVRIER 2005  
Billetterie: (514) 871-2224 (sans frais) 1-866-844-2172  
www.angeledubeau.com  
www.analekta.com

## Culture

MUSIQUE CLASSIQUE

## Musique et geste

CHRISTOPHE HUSS

La parution en DVD, mardi prochain, des concerts filmés du grand chef d'orchestre Carlos Kleiber, décédé le 13 juillet dernier à l'âge de 74 ans, est un événement. Le mythe est d'autant plus présent que le chef était rare. Rongé par des doutes quant à son art, Kleiber ne se produisait plus vraiment en concert depuis une décennie. D'importantes capitales musicales (Paris ou la majorité des grands centres d'Amérique du Nord) ne l'ont même jamais vu diriger, ses activités se concentrant notamment à Munich, à Vienne et à Milan. C'est aujourd'hui, d'un coup, à cinq concerts filmés que Philips et Deutsche Grammophon nous donnent accès, suscitant une intéressante réflexion sur la manière dont des caméras peuvent traduire ou trahir un concert symphonique.

## Ils sont laids!

Une question, certes importante dans les DVD d'opéra ou de ballet, devient cruciale en matière de concerts: que doit-on montrer? La plupart des grands concerts européens filmés dans les années 60 et 70 sont le fait des équipes d'Unitel, un département de Polygram, alors propriétaire de Deutsche Grammophon, Philips et Decca. La philosophie est alors simple: le cadrage du chef est une sorte de fil conducteur intercalé entre des plans de musiciens. Le cor joue un solo? Gros plan sur le corniste! Les violons ont une mélodie? Plan large sur les violons! En Amérique du Nord, les données sont les mêmes, avec cependant, comme en témoignent les concerts filmés de Toscanini dans les années 50, davantage de plans larges de l'orchestre, quelques surimpressions et des cadrages moins soignés.

Le premier à remettre en cause cette routine sera, comme de bien entendu, Herbert von Karajan. D'abord, en 1965 et 1966, il met à contribution Henri-Georges Clouzot, le réalisateur des *Diaboliques*, du *Corbeau* et de *Qui des Orfèvres*, pour des captations en noir et blanc splendides. Les années suivantes (1967-1971) le passage à la couleur est géré par le réalisateur Hugo Niebeling, qui tente des expériences sur la disposition des musiciens ou l'utilisation d'effets de couleur. Malgré les artifices, le but est clair: montrer davantage de Karajan et moins de

musiciens. Dans la seconde moitié des années 70, Karajan prend en main la réalisation télévisuelle, avant, dans les années 80, de se séparer de la tutelle d'Unitel et d'assumer lui-même la production. Dans ces films longuement travaillés dans un studio de montage installé dans le sous-sol de sa villa en Autriche, on voit Karajan sous toutes les coutures, parfois quelques instruments. Quand on lui demandait à ce propos: «Pourquoi ne montrez-vous jamais les visages de vos musiciens?», Karajan répondait sèchement: «Parce qu'ils sont laids!» Le culte narcissique d'Herbert von Karajan pour son immodeste personne avait tout de même posé clairement le problème du sujet de toute captation visuelle d'un concert.

## Le cas Kleiber

Toute technologie véhiculant le message artistique de l'interprète à l'auditeur porte en elle le risque de corruption du message. Plus la technologie est complexe, plus le risque est grand. Ainsi, lorsqu'on écoute un disque, le preneur de son s'est interposé entre l'artiste et le mélomane. Lorsque cette prise de son est multicanal, comme pour les SACD actuellement, le risque de trahison de l'interprète par une véritable «mise en scène sonore» est encore plus important. Le concert filmé représente en quelque sorte l'état de risque maximal, car, intrinsèquement, la vision parasite l'audition; l'image détourne l'attention de l'auditeur.

La publication en DVD, chez EuroArts, d'une intégrale des symphonies de Beethoven par un grand chef de notre temps, Michael Gielen, le montre par l'absurde. Gielen n'est pas forcément passionnant à voir. Ainsi, de peur de susciter l'ennui, le réalisateur multiplie les plans sur les musiciens, séquences montées à un rythme effréné (un changement de plan en moyenne toutes les trois secondes), à contre-courant de la musique. La perception de la musique est perturbée par des images qui s'enchaînent à la va-vite et n'apportent strictement rien.

Pour l'intégrale en vidéo des symphonies de Beethoven par Claudio Abbado, l'éditeur TDK utilise une facilité du média DVD: le choix de l'angle de vue. Le spectateur peut donc, au choix, regarder

le montage du réalisateur ou ne pas quitter Abbado des yeux. Cette solution apparaît certes extrême, mais, effectivement, l'interaction entre le geste du chef et la musique est la seule clé du DVD symphonique réussi. En effet, si le spectateur peut percevoir l'emprise immatérielle du chef sur la musique, son attention musicale ne sera pas minorée, mais, au contraire, augmentée. Karajan avait très bien compris cela, même s'il avait mis en pratique cette philosophie avec quelque excès.

## Carlos Kleiber est le chef le plus fascinant à regarder

Par chance pour les acheteurs des DVD de Carlos Kleiber, cette traduction visuelle de l'interaction geste-musique est bien rendue. On s'en rend bien compte lorsque, dans la finale de la 7<sup>e</sup> Symphonie de Beethoven à Amsterdam, on voit le chef lancer un regard noir aux cuivres, insatisfait de leur articulation. On comprend même, alors, ce qu'il aurait voulu que l'on entende. D'ailleurs, à la reprise du même motif il hoche la tête avec l'air de se dire: bon, ben, il n'y avait pas mieux à en tirer...

Si Lorin Maazel est cité en exemple pour l'alliance de précision et d'élégance de sa battue, Kleiber est le chef le plus fascinant à regarder. Sa direction chorégraphique, mais jamais fantaisiste, est d'une totale liberté. Le nombre de répétitions exigées par lui (comme par Celibidache ou Günter Wand: au moins le double d'un programme de répétitions habituel) fait que l'orchestre a parfaitement assimilé sa vision des œuvres. Il n'a plus besoin de défendre cette vision devant des musiciens qui l'incarnent déjà. Son rôle est donc «d'énergiser» l'orchestre, de créer des flux musicaux et de sculpter des détails. C'est à cela que chacun peut à présent assister dans son salon. L'expérience musicale est unique.

Les cinq concerts mis sur le marché mardi 18 janvier s'échelonnent entre 1983 et 1996. Quatre avaient déjà été publiés en Laserdisc il y a plus de dix ans: les *Concerts du Nouvel An à Vienne* de 1989 et 1992; les *Symphonies n° 4 et 7* de Beethoven à Amsterdam en 1983; la 2<sup>e</sup> Symphonie de Brahms et la 36<sup>e</sup> de Mozart à Vienne en 1992. S'y ajoute aujourd'hui un concert de 1996 à Munich, totalement inédit, regroupant l'*Ouverture Coriolan*



VIVIANNE PURDOM / PHILLIPS

Par chance pour les acheteurs des DVD de Carlos Kleiber, cette traduction visuelle de l'interaction geste-musique est bien rendue.

de Beethoven, les *Symphonies n° 33* de Mozart et n° 4 de Brahms. Trois réalisateurs confirmés sont à l'œuvre: Humphrey Burton à Amsterdam, Brian Large pour les rendez-vous du 1<sup>er</sup> janvier viennois et Horant Hohlfeld dans les deux derniers programmes. Si Brian Large sacrifie encore un peu à la «griffe Unitel», plus en 1989 qu'en 1992 d'ailleurs, Humphrey Burton et Horant Hohlfeld ont parfaitement compris que l'emprise de Kleiber sur la musique, le fil invisible entre le ges-

te et la musique sont les enjeux de l'exercice. Dans cet esprit les enregistrements de 1983 et de 1996 me paraissent être les priorités d'achat.

Les interprétations, toutes hors du commun, appelleraient un commentaire d'un égal développement, mais là n'est pas le sujet du jour. De même, sont publiés en même temps deux opéras par Kleiber: une réédition chez Universal (*La Chauve-Souris*) et une nouveauté chez TDK (*Carmen*). Nous y reviendrons sans doute.

## LES CONCERTS DE CARLOS KLEIBER EN DVD

Par ordre de préférence:

- Munich 1996: Beethoven, Mozart, Brahms (Deutsche Grammophon)
- Amsterdam 1983: Beethoven (Philips)
- Vienne 1992: Mozart, Brahms (Philips)
- 1<sup>er</sup> janvier 1992 à Vienne (Philips)
- 1<sup>er</sup> janvier 1989 à Vienne (DG)

**SMCQ**  
Société de Musique Contemporaine du Québec  
Walter Boudreau, Directeur artistique  
39<sup>e</sup> SAISON

**LE CABARET DU GRIM**

Samedi 29 janvier à 17 h  
Dans le cadre de *Musiques en apéro*

Ingrid Schmithusen, soprano - Groupe rapide d'interventions musicales de la SMCQ CHEF Walter Boudreau  
ŒUVRES DE Weill, Satie, Bernstein, Ravel, Bolcom, Vian, Boudreau 18 h > Dégustation de vin et fromages  
RESERVATION > 514.987.6919 www.smcq.qc.ca BILLET 30 \$ ou 2 pour 40 \$ (incluant la dégustation)  
Salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau 300, boul. de Maisonneuve Est

Conseil des Arts du Québec / Canada Council for the Arts / Espace Musique 100.7 / Le Devoir / Fonds de solidarité FTQ / Desjardins / Bayer / Institut Pierre-Mercure

Radio-concerts de Radio-Canada

ESPACE MUSIQUE 100.7 FM

lundi 31 janvier, 20h

S'inspirant des « trolls », ces lutins maléficients du folklore scandinave, **Polaris** nous propose des airs traditionnels de Norvège, de Finlande, d'Islande et de Suède, ainsi que des compositions originales inspirées par les musiques du Nord pour un concert « trolléme » original!

aussi à venir dans cette série

Les Cordes romantiques  
lundi 21 février 20h

Measha Bruggersgosman  
lundi 25 avril 20h

**Polaris**

Salle pierre-mercure  
CENTRE PIERRE-PÉLADEAU  
300 De Maisonneuve Est, Montréal  
Métro Berri-UQAM  
www.centrepierrepeladeau.com  
billetterie: 514 987.6919

partenaire institutionnel: UQAM

LE DEVOIR / Québec / Canada / Montréal

**Orchestre Métropolitain du Grand Montréal**  
Yannick Nézet-Séguin

**PLACE AUX MUSICIENS DE L'OM**

BACH CONCERTO BRANDEBOURGEOIS N°5  
MOZART SYMPHONIE CONCERTANTE POUR HAUTOIS, CLARINETTE, BASSON ET COR  
HAYDN CONCERTO POUR TROMPETTE  
STRAVINSKI PULCINELLA, SUITE

PRÉSENTÉ PAR BOMBARDIER

LE LUNDI 24 JANVIER À 19 H 30  
CONFÉRENCE PRÉ-CONCERT GRATUITE À 18 H 30

Théâtre Maisonneuve Place des Arts  
514 842.2112 1 866 842.2112  
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245

YANNICK NÉZET-SÉGUIN  
CHEF ET CLAVECIN  
SIMON ALDRICH  
CLARINETTE  
LISE BEAUCHAMP  
HAUTOIS  
STÉPHANE BEAULAC  
TROMPETTE  
MARIE-ANDRÉE BENNY  
FLÛTE  
MICHEL BETTEZ  
BASSON  
DENISE LUPIEN  
VIOLON  
PIERRE SAVOIE  
COR

Conseil des Arts de Montréal / Québec / Canada Council for the Arts / Le Devoir

# DE VISU

EN BREF

## Claude Tousignant en sculpture

Un des noms importants de la peinture abstraite au pays, Claude Tousignant, expose des œuvres sculpturales à la galerie Art Mûr, rue Saint-Hubert. Deux séries, *Modulateurs de lumière* et *Suite P.M.*, ouvrent de nouvelles voies dans l'appréciation de cette production strictement impliquée dans l'abstraction. En outre, *Les Modulateurs de lumière* est une série de trois sculptures en aluminium peintes en blanc. Comme l'indique leur titre, ces œuvres, composées de plusieurs panneaux verticaux assemblés en angles, modulent la lumière ambiante. Les reliefs accidentés créent des zones d'ombrage et de lumière dont l'intensité varie selon l'éclairage. Ainsi, la sculpture, qui traditionnellement traite de volume et d'espace, peut devenir un objet lumineux, selon les mots du communiqué. L'exposition dure du 15 janvier au 19 février. La galerie est située au 5826 de la rue Saint-Hubert. — *Le Devoir*

## Œuvre d'art public dans le parc Molson

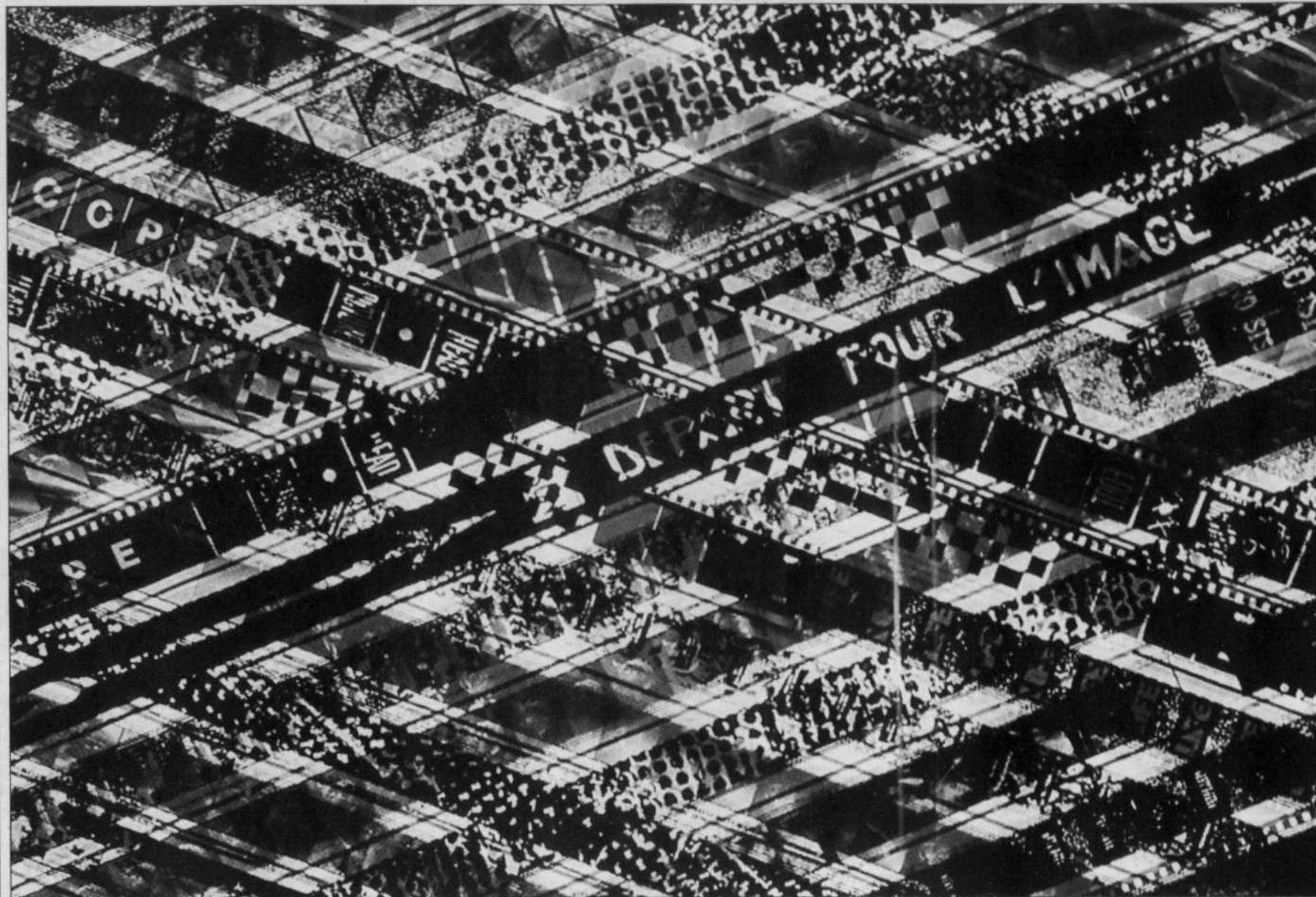
La Ville de Montréal a dévoilé le nom des finalistes pour l'érection d'une œuvre d'art public dans le parc Molson, dans l'arrondissement de Rosemont-La Petite-Patrie. Les trois artistes retenus sont Marie-France Brière, Roberto Pellegrinuzzi et Jean-Pierre Morin. «L'installation d'une œuvre d'art public dans l'arrondissement confirme notre volonté de soutenir fermement le développement de l'énorme potentiel culturel de Rosemont-La Petite-Patrie. Le choix du parc Molson vient ainsi renforcer la vocation culturelle de ce secteur de la rue Beau-bien, où l'on retrouve une vitalité artistique en plein essor» a déclaré Denise Larouche, mairesse de l'arrondissement de Rosemont-La Petite-Patrie, par voie de communiqué. Les trois finalistes ont tous une belle expérience de l'art public au Québec. L'artiste choisi sera connu en avril prochain. — *Le Devoir*

## Des lauréats exposés

Après avoir été présentée à la Maison de la culture Frontenac, l'exposition *Regard sur les prix Pierre-Ayot et Louis-Comtois*, organisée par l'Association des galeries d'art contemporain (AGAC), amorce sa tournée sur l'île. C'est à la galerie Port-Maurice de l'arrondissement de Saint-Léonard que débute cette tournée. Les prix ont été créés en 1996 par la Ville, en collaboration avec l'AGAC. Une vingtaine d'œuvres ont été sélectionnées pour cette présentation, dont celles de Nicolas Baier, de Michel de Broin, de Nathalie Grimard, de Nadine Norman et de Rober Racine, pour ne nommer que ceux-là. Il s'agit de la 48<sup>e</sup> exposition itinérante du Conseil des arts de Montréal. La galerie Port-Maurice est située au 8420 du boulevard Lacordaire. L'exposition est présentée du 20 janvier au 13 février. — *Le Devoir*

## Expositions

■ Depuis jeudi, à la galerie Leonard & Bina Ellen de l'université Concordia: 3 x 3: *Flavin, André, Judd*. Trois chefs de file du minimalisme. Jusqu'au 19 février, au 1400 du boulevard de Maisonneuve Ouest.  
■ Depuis jeudi, à la galerie Clark, Manon Labrecque présente *Plaintes* et Justin Stephens, *Update on Hippies*. Jusqu'au 26 février, au 5455 de la rue De Gaspé.  
■ Marc Audette, avec *Surfaces sensibles*, à la galerie Pierre-François Art contemporain, au 372 de la rue Sainte-Catherine Ouest, espace 216.



Une des séries présentées par Richard Kerr consiste en un treillis de pellicule qui vient brouiller les images.

SOURCE CINEMATHÈQUE QUÉBÉCOISE

## Petite anatomie du 7<sup>e</sup> art

### INDUSTRIE/INDUSTRY

Richard Kerr  
Cinémathèque québécoise,  
salle Norman-McLaren  
335, boul. De Maisonneuve Est  
Jusqu'au 23 janvier

### BERNARD LAMARCHE

À la Cinémathèque québécoise, le cinéma, presque de A à Z, fait présentement l'objet d'une exposition. Il n'est pas question d'un dictionnaire de personnalités liées au 7<sup>e</sup> art, mais bien d'une exposition d'œuvres de Richard Kerr, un nom, au pays, associé au cinéma expérimental. À partir de la pellicule impressionnée, plus précisément des bandes annonces, Kerr traverse l'idéologie et les manières du grand écran, surtout hollywoodien. Toutefois, il découle de ce travail colossal — l'artiste dit avoir accordé 10 000 heures de travail à ce projet — des œuvres qui, pour autant qu'elles soient issues d'un processus artistique extrêmement rigoureux et précis, tombent parfois à plat.

En trois zones, l'exposition aborde la matière même du cinéma: d'abord, la pellicule comme matériau est triturée à souhait; ensuite, l'image cinématographique, stoppée, est traitée comme photogramme; puis, le mouvement, d'abord extrêmement ralenti, au bord de la catatonie, est accéléré jusqu'à en devenir (presque) insoutenable. À travers cela, et le titre de l'exposition pointe vers les intentions de l'artiste, c'est l'idéologie du cinéma tel que produit à Hollywood qui est placée sous la loupe, qui fait de l'argent avec de la lumière.

Tout d'abord, il faut dire que l'exposition est montée avec soin: si les œuvres ne semblent pas toutes des plus intéressantes, la totalité de la présentation met en relief des opérations spécifiques, traitées de manières différentes d'une œuvre à l'autre. C'est ainsi que les idées derrière les œuvres finissent par émerger.

### Le dispositif cinéma

L'exposition, en introduction,

présente des boîtes lumineuses faites de longues étendues de pellicule couleur tissées en des échelons.

De fait, et de façon un brin terre à terre, une loupe est accrochée à chacune des boîtes lumineuses, pour nous signifier, plate-ment, que nous voilà transformés en scrutateurs. La fonction participative de l'œuvre est flagrante. Il en ressort toutefois que certaines notions du langage cinématographique sont reprises selon différentes approches tout au long du parcours de cette exposition entièrement plongée dans le noir: l'effet cinéma, la superposition des images, les fondus-enchaînés, l'accumulation étourdissante d'images et le montage filmique. Cette dernière notion, Kerr en donne des versions plus littérales: le montage est un bricolage, il prend ici l'allure d'un tissage.

La seconde étape de ce parcours n'apparaît pas non plus des plus réussies. Deux photogrammes, des images sur arrêt, sont projetés sur des murs de part et d'autre d'un écran de bonne dimension. Sur cet écran, des images défilent, comme pour un diaporama, et se fondent les unes dans les autres. Il s'agit de pellicules ruinées, décolorées, fondues ou peintes, bref manipulées de toutes les manières afin d'en faire ressortir une sorte de contenu pictural.

Là, le dispositif du cinéma — salle au noir, rayon lumineux, luminosité même de l'image, etc. — est mis à profit pour opérer un ralentissement excessif du défilement des images. Il est certes intéressant de voir de rares effets d'ordre pictural émerger

de la lente succession des images superposées. Lorsque les photogrammes apparaissent ou s'effacent, de petits fantômes traversent l'écran, parfois fascinants. L'impression demeure, toutefois, que la trajectoire des anges qui passent alors est en grande partie due au hasard.

C'est l'idéologie du cinéma tel que produit à Hollywood qui est placée sous la loupe

approche semble être le *modus operandi* des œuvres de Kerr. Il est du moins souligné par le type de présentation privilégiée.

À la troisième «station», la va-

peur se renverse. On sentait bien, avant d'y parvenir, que le ton allait devenir autrement plus nerveux, puisque des éclairs d'une lumière presque stroboscopique fendaient l'espace derrière l'écran sur lequel se posait le regard, un ballet pyrotechnique.

Une fois de l'autre côté, c'est à une véritable pèrarde que nous assistons avec *Collage d'Hollywood*. Pour ce film habituellement présenté en trois bobines, Kerr a isolé des dizaines et des dizaines d'extraits de bandes annonces de films de science-fiction, d'horreur et de psychodrame. Cette version numérisée, sorte de leçon en abrégé sur le cinéma hollywoodien, condense des dizaines d'explosions, de séquences de destruction massive, de regards torves ou effrayés dont nous abreuve sans vergogne le cinéma américain dans son expression la plus commerciale. Le tout sur trois écrans en simultané, baigné d'une musique embrumée, un peu mystérieuse, qui par contraste étend vers

d'autres dimensions cette explosion de lumières.

Le rythme soutenu du montage agresse, en ne faisant qu'amplifier la rhétorique menaçante et agitée de l'image telle que cultivée par ce type de cinéma. L'effet est assommant, bien qu'il eût pu l'être davantage, peut-être en grossissant la taille de la projection. Parce que, pour ce qui est du montage, comme si l'auteur avait voulu classer les images presque par sujets, l'effort est simple, les moyens de ce détournement sont eux aussi, disons, élémentaires. Par contre, ils finissent d'une œuvre à l'autre par préciser le discours de l'artiste. Au bout du compte, il en résulte une leçon de choses très précise sur un sujet déjà trop bien ratisé.

*Le Devoir*

mario merola  
unités modulaires



À la fois structure et sculpture, l'unité modulaire peut générer par association de nombreuses mutations en renouvelant la forme et les accords reliefs-creux.

30 dollars Tél.: (514) 381-6338

22 janvier - 3 avril 2005

DÉPAYEMENTS DE SENS  
DESAUTELS - FOURNIER - VIGER

Archéologies  
Denise Desautels  
POÉSIE

Éditions Roselin  
Jacques Fournier  
LIVRE D'ARTISTE

Scotchés  
Louise Viger  
SCULPTURE

PATRIMOINE  
Oeuvres de la collection (1940-1965)  
FIGURES ET PAYSAGES

LE CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL  
23, rue Ambroise-Fafard  
Baie-Saint-Paul (QC) G3Z 2J2  
Tél. : (418) 435-3681  
www.centredart-bsp.qc.ca  
cartbtp@bellnet.ca

Surfaces sensibles  
Marc Audette  
15 janvier - 26 février 2005

PIERRE-FRANÇOIS  
OUELLETTE ART  
CONTEMPORAIN  
372, Ste-Catherine Ouest #216, Montréal  
H3B 1A2 (514) 395-6032 www.pfcaat.com

Nous sommes de retour  
BONNE ANNÉE 2005

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514 849 3165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

VOYAGES  
CONSTELLATION et Les BELLES SOIRÉES de  
L'Étoile qui vous guide depuis 1970 et l'Université de Montréal

vous proposent un voyage culturel en

TURQUIE

du 14 au 23 mai 2005

Groupe accompagné par

Mme Suzel Perrotte, historienne d'Art

Rens. et Réservations : Marjorie 397-0467 ou 987-9798

SÉRIE « AVEC OU SANS SUCRE »  
CAUSERIE LE DIMANCHE MATIN  
ENTRÉE LIBRE  
« AU BORD DE LA VIE »  
HENRI DE TOULOUSE-LAUTREC (1864-1911)  
DIMANCHE 16 JANVIER 2005 À 11H30  
DIAPOS COMMENTÉES PAR ÉDOUARD LACHAPELLE  
CAFÉ ET CROISSANTS SERONT SERVIS À 11H  
100, rue Sherbrooke Est, bureau 4000, Montréal, tél. 514 842 1043  
LES IMPATIENTS

## Cinéma



Deux époques voisines sont reconstituées dans *La Mala Educación*: la fin du franquisme, à travers un pensionnat où deux élèves nouent une amitié particulière sous le regard jaloux et ultimement vengeur d'un curé, et le début de la movida madrilène, où les deux anciens élèves se retrouvent.

## Un Almodóvar un peu sombre

## LA MALA EDUCACION (LA MAUVAISE ÉDUCATION)

Écrit et réalisé par Pedro Almodóvar. Avec Gael Garcia Bernal, Fele Martínez, Javier Cámara, Daniel Gimenez-Cacho, Luis Homar. Image: José Luis Alcázar. Montage: José Salcedo. Musique: Alberto Iglesias. Espagne, 2004, 105 minutes.

## MARTIN BILODEAU

La première impression qui nous traverse en voyant *La Mala Educación*, seizième long métrage de l'Espagnol Pedro Almodóvar, c'est que *Parle avec elle*, son quinzième, devait marquer pour lui la fin d'un cycle. La seconde impression, c'est justement qu'il nous faudra faire, ne serait-ce que l'espace d'un film, le deuil de cette décennie prodigieuse (amorcée en 1995 avec *La Fleur de mon secret*, un grand film injustement mésestimé), où le prince madrilène conjugait son savoir-faire unique à un imaginaire de «mélodramaturge» aux excès fulgurants.

De fait, s'il s'inscrit dans la continuité narrative et formelle de *Tout sur ma mère*, avec circonvolutions et chevauchements narratifs, *La Mala Educación* nous

replonge dans les eaux troubles des «œuvres au noir» du Almodóvar de la première époque, celui du *Labyrinthe des passions*, de *Matador* et, surtout, de *La Loi du désir* — où les personnages homos et transsexuels étaient, comme ici, au centre de l'intrigue, et non pas en périphérie, où le cinéaste les avait relégués depuis *Femmes au bord de la crise de nerfs*. Or, si le passé d'Almodóvar mérite grandement d'être revisité, la maturité artistique du cinéaste y oppose un contraste étrange, voire déstabilisant.

Un contraste qui n'opère pas toujours à l'avantage de ce thriller psychologique à l'humeur sombre, dans lequel Almodóvar reconstitue deux époques voisines: la fin du franquisme, à travers un pensionnat où deux élèves nouent une amitié particulière sous le regard jaloux et ultimement vengeur d'un curé, et le début de la movida madrilène, où les deux anciens élèves se retrouvent, le premier, Angel (Gael Garcia Bernal), acteur au chômage, auteur d'une nouvelle autobiographique que le second, Enrique (Fele Martínez), cinéaste à succès, sera tenté de tourner.

Entre le présent et le passé, montré en flash-back, s'insèrent les tableaux du souvenir fantasmé

par la nouvelle, puis par le film, si bien que, jusqu'au dernier plan, l'intrigue et ses protagonistes préservent et entretiennent leur mystère. Tous ces niveaux du récit, avec les doutes (Angel, allumeur et femme fatale, serait-il un imposteur?), les esquives et les désirs refoulés (dans le rapport de force et de séduction entre l'acteur et le cinéaste), se chevauchent, s'emboîtent comme des poupées gigognes, selon une mécanique narrative qui serait irréprochable si ce n'était sa froideur mécanique, justement, et le sentiment qu'elle exclut la participation émoive du spectateur.

Bien que ce film sur l'obsession soit né d'une obsession d'Almodóvar, qui l'a cogité pendant dix ans, *La Mala Educación* n'est jamais aussi obsédant que les œuvres excessives et parfois imparfaites qui l'ont précédé. La construction méticuleuse, l'agencement savant des motifs, les décalages programmés entre les niveaux de récit, brident l'émotion et empêchent les personnages de transcender leur fonction. Le constat est d'autant plus surprenant que *La Mala Educación* est, comme *Parle avec elle*, un film brillant. A la différence qu'ici, l'art d'Almodóvar n'est plus qu'une science.

## Un casse-tête à résoudre

Denys Arcand n'y est pour rien, rassurez-vous. Denise Robert non plus, et pour cause... L'Académie américaine des arts et des sciences (AMPAS), qui organise depuis 77 ans la cérémonie des Oscars, est en train de remettre en question les règlements de la course à l'Oscar du meilleur film en langue étrangère — lequel avait été décerné l'année dernière à Denise Robert. Oups! A Denys Arcand. Pour *Les Invasions barbares*, bien sûr.

La cause de ce branle-bas de combat? Les distributeurs américains en ont marre de voir certains de leurs films exclus de la course (qui prend fin avec la cérémonie, le 27 février) en raison de règles de participation qu'ils jugent obsolètes. Il faut bien reconnaître qu'aucun processus n'est plus exclusif, complexe, protectionniste, contradictoire et chauvin que celui menant à l'attribution de l'Oscar du meilleur film en langue étrangère.

La première de ces règles (et de loin la plus claire, et la plus controversée) stipule que chaque pays doit lui-même élire son poulain, excluant du coup d'autres candidats tout aussi valables nés sous le même drapeau. Ainsi, la France a choisi cette année d'être représentée par *Les Choristes*, si bien qu'*Un long dimanche de fiançailles* n'est plus admissible. Idem pour l'Espagne, qui a privilégié le mélo d'Alexandre Amenabar, *La Mer intérieure*, au détriment du thriller psychologique de Pedro Almodóvar, *La Mauvaise Éducation*.

Le cinéaste madrilène avait déjà fait les frais d'un même désaveu en 2001, lorsque l'Espagne avait boudé *Parle avec elle*, que tout le monde donnait gagnant. Le collège électoral des Oscars avait cependant corrigé l'impair en attribuant à Almodóvar l'Oscar du meilleur scénario. Car il importe de rappeler qu'un film exclu de la course à l'Oscar du meilleur film en langue étrangère est admissible au reste de la compétition, à condition bien sûr qu'il remplisse l'autre condition *sine qua non*: au 31 décembre de l'année visée, il doit avoir été exploité dans une salle américaine pendant un minimum de sept jours.

Revenons aux règles qui régissent l'attribution de l'Oscar du meilleur film en langue étrangère. Outre *Un long dimanche de fiançailles* et *La Mauvaise Éducation*, *La Passion du Christ* (tourné en araméen et en latin), *Maria Full of Grace* et *Carnets de voyage* (tournés en espagnol) sont eux aussi exclus de la course, pour cause de «disparités culturelles». En français, ça signifie que, pour qu'un film puisse concourir, ses producteurs, réalisateur et principales têtes d'affiche doivent avoir la même nationalité. Tordu? Oui, et pas qu'un peu, si l'on considère que la nomenclature du prix (*foreign language film*) fait fi de la nationalité du film au profit de sa langue de tournage.

Advenant un éventuel assouplissement des règles, qui permettrait par exemple à un pays de soumettre plus d'un film, l'AMPAS craint qu'un nombre insuffisant d'électeurs puisse voter, faute d'avoir le temps de voir tous les films soumis au vote. «On a déjà du mal à former un comité électoral pouvant voir les quelque 50 films soumis par les pays», déplora récemment le directeur exécutif de l'AMPAS, Bruce Davis, dans *Variety*. Car l'élection des cinq poulaains de tête prévoit l'organisation de projections et de comités, dont les membres doivent avoir vu au minimum 70 % des films pour avoir droit de vote. On estime présentement qu'à peu près 600 membres de l'AMPAS, sur un bassin de plus de 5800 membres, participent à ce premier tour. Pour le vote ultime, les membres votants doi-



Martin Bilodeau

vent avoir vu les cinq finalistes au cours des projections organisées à cet effet. Les statistiques de l'AMPAS révèlent qu'au terme du processus, il n'en reste plus que 250.

L'AMPAS a tout un casse-tête à résoudre si elle veut demeurer dans les bonnes grâces des distributeurs à domicile et des agences gouvernementales à l'étranger. Dans l'éventualité où la course serait uniquement ouverte aux films étrangers sortis aux États-Unis pendant l'année visée, des dizaines de cinématographies se verraient exclues simplement parce que leurs films n'ont pas trouvé de distributeur américain. Advenant que la formule actuelle soit reconduite, tous les films de langue étrangère qui ont le mérite de trouver un marché aux États-Unis resteraient soumis aux humeurs de leurs agences gouvernementales (d'où l'exemple Almodóvar et Jeunet). Enfin, advenant que le champ soit élargi afin d'inclure la soumission des pays et les films exploités aux zétats — solution favorisée par plusieurs distributeurs américains —, on craint à l'AMPAS que personne, parmi ses membres, n'ait le temps de tous les voir.

L'AMPAS prévoit réfléchir à toutes ces questions et accoucher d'une nouvelle réglementation d'ici la course aux Oscars de 2005.

La *Face cachée de la lune* représente le Canada dans la course aux Oscars, dont les finalistes seront connus le 25 janvier. D'ici là, allez jeter un œil sur la soirée des Golden Globes, dimanche à 20h, sur les ondes de NBC. *Sideways*, d'Alexander Payne, et *The Aviator*, de Martin Scorsese, dominent la course avec respectivement sept et six nominations. Dans la catégorie des films étrangers, non soumis aux mêmes contingences que les Oscars, *Les Choristes*, de Christophe Barratier, et *Un long dimanche de fiançailles*, de Jean-Pierre Jeunet, défendent côte à côte l'Hexagone contre *La Mer intérieure*, d'Alexandre Amenabar, *Carnets de voyage*, de Walter Salles, et *La Maison des poignards volants*, de Zhang Yimou.

La pression populaire aura eu raison des réticences du distributeur américain Fox Searchlight à faire doubler *Sideways* et *Kinsey* pour le marché québécois. La comédie douce-amère d'Alexander Payne, à l'affiche en version originale depuis le mois de novembre, sortira vendredi prochain en version française à Montréal et à Québec. L'excellent *Kinsey*, de Bill Condon, suivra une semaine plus tard, soit le 28 janvier. Par ailleurs, la délirante satire *I ♥ Huckabees*, de David O. Russell, débarque au Clap de Québec en version française dès la semaine prochaine — les cinéphiles mont-réalisés devront pour leur part patienter jusqu'au mois prochain. Au-delà de ces retards et contraintes, force est de constater que, sur le plan de la qualité, Fox Searchlight affiche un bilan de santé remarquable.

Woody Allen sur *Melinda et Melinda*

FLORENCE COLOMBANI

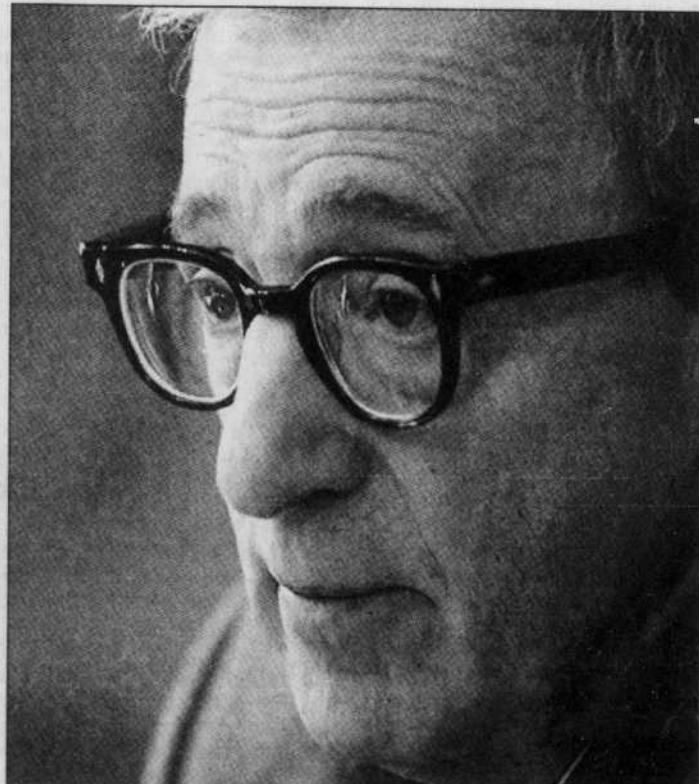
Woody Allen est fidèle à sa propre légende. Frêle silhouette à lunettes, pantalon de velours, l'œil qui brille au seul nom d'Ingmar Bergman, il passe Noël au Ritz, comme un personnage de *Tout le monde dit I love you* (1996), et il ne faut guère le pousser pour qu'il évoque «le côté très new-yorkais» de son nouveau film, *Melinda et Melinda*.

De façon générale, parler d'un film de Woody Allen revient désormais à le situer dans son abondante filmographie, du côté des chefs-d'œuvre des années 1980, ou de celui de leurs succédanés récents, plus ou moins réussis.

En parler avec lui revient à peu près au même, le cinéaste citant volontiers ses plus grands films. Pour évoquer le lien entre comique et tragique, qui est au cœur de *Melinda*, il rappelle combien *Hannah et ses sœurs* (1986) et *Crimes et délits* (1989) sont «des films mélancoliques sous l'apparence de la comédie».

Commentant la bande originale de cette *Melinda*, partagée entre jazz et classique (Bartók, Stravinski), il dit, soudain nostalgique: «Quand j'écrivais Manhattan, j'avais en tête la musique de Gershwin tout le temps.»

Melinda elle-même, interprétée par l'Australienne Radha Mitchell, est une belle névrosée qui évoque la Charlotte Rampling de *Stardust Memories* (1980). «C'est un cycle infernal, dit-il en secouant la tête d'un air accablé. On voit une femme très belle et attirante, qui se trouve être autodestructrice. On a envie de l'aider. On se dit que tout ce qui lui manque, c'est une présence masculine stable, équilibrante. On se persuade qu'on peut y arriver: une femme si intelligente et belle, il ne lui manque que ça pour aller bien. Mais bien sûr, c'est impossible de sortir quelqu'un de la névrose. Cela fournit de bonnes situations dramatiques aussi bien que comiques. Il n'y a pas de différence entre les deux. D'ailleurs, je ne voulais pas que les deux *Melinda* soient trop différentes visuellement.»



PHILIPPE WOJAZER REUTERS

Woody Allen: «J'aurais été romancier si j'avais eu une enfance différente.»

## S'échapper par la plaisanterie

Le dédoublement du film ne serait, à l'en croire, qu'un leurre: «On peut voir la vie de façon tragique, ou alors de façon si tragique qu'il n'y a qu'une solution: rire pour ne pas se suicider. Les gens qui cherchent le comique dans la vie sont plus tristes que les autres. Ils cherchent à s'échapper par la plaisanterie. Melinda et Melinda est donc une tragédie, au fond. La Melinda comique est plus légère, elle fait quelques blagues, mais au bout du compte, elle est comme l'autre. C'est comme dans *Stardust Memories*: les deux trains, celui des riches qui boivent du champagne et celui des malheureux, arrivent au même dépôt.»

Hanté par ses propres films, par ses personnages précédents, Woody Allen est désormais comme un romancier qui, ayant créé toute une comédie

humaine, la décline à chaque épisode, un peu différemment. Au rythme où il travaille — un film par an; le prochain, *Matchpoint*, tourné en Angleterre, est déjà en boîte —, il tient plutôt de l'auteur de feuilletons.

«J'aurais été romancier si j'avais eu une enfance différente, confie-t-il. Quand j'étais enfant, le monde de l'écrit n'existait pas pour moi: mes parents ne lisaient pas, moi non plus, je n'étais jamais encouragé à le faire. J'ai été vite fasciné par le monde du spectacle: les danseurs, les comiques, les magiciens, les acteurs... Mais si ma famille avait accordé de la valeur à la littérature, j'aurais pu découvrir cet art plus tôt et j'en aurais fait mon métier. Quand je fais un mauvais film, j'ai envie de me tuer, mais je ne peux pas le détruire et refuser de le sortir, alors qu'un écrivain a une liberté extraordinaire.»

Le Monde

## Splendor

Dom Dominique Minier

moine bénédictin

de St-Benoît-du-Lac

accompagné

de 8 musiciens

Spectacle multimédia

Chants grégoriens



Le spectacle est un témoignage religieux qui permet un contact plus direct avec l'auditeur

Plus qu'un simple récit, le spectacle Splendor développe les thèmes religieux liés aux prières, aux psaumes chantés et aux textes bibliques de l'album.

à saveur contemporaine

10<sup>e</sup> anniversaire

de Radio Ville-Marie

Samedi 12 février à 20h

Sanctuaire Marie-Reine-des-Cœurs (5875, rue Sherbrooke Est, coin Bossuet)

Sous la présidence d'honneur de Madame Angèle Dubeau

Billet régulier 30,00\$

Forfait 50,00\$\*

\*dégustation des produits de l'Abbaye avant le concert

(514) 382-3913 ou Admission (514) 790-1245



1248, rue Bernard Ouest  
(514) 495-2944  
www.theatreatremont.ca

COMME UNE IMAGE D'Agnes Jaoui  
France, 2004, 110 min. (G)  
Lundi 17 janvier 19 h 30

# Cinéma

exCentris

HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM



Dany Laferrière et le réalisateur John L'Écuyer.

## Avec peu d'argent, mais beaucoup de cœur

Le Goût des jeunes filles sort vendredi prochain dans nos salles

ODILE TREMBLAY

Le Goût des jeunes filles est le troisième film tiré de l'œuvre de Dany Laferrière. Il vous précèdera qu'un quatrième, *Vers le Sud*, inspiré des nouvelles de *La Chair du maître*, est en tournage actuellement à Port-au-Prince. Son réalisateur est Laurent Cantet (le brillant cinéaste de *L'Emploi du temps*), avec Charlotte Rampling et Louise Portal à sa distribution. De toute façon, le plus québécois des écrivains d'origine haïtienne voit du cinéma à son horizon futur. «*Mais je suis fataliste, précisez-le. Je sais que le bonhomme à l'écran ne parlera pas comme je parlais, que le résultat ne sera pas parfait. Le film ne peut donc me décevoir. Mais par définition, il aura des faiblesses.*»

Mais entre *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, porté à l'écran en 1989, et les deux films qui sont sortis dernièrement presque coup sur coup: *La Conquête de l'Amérique*, réalisé par lui-même sur un scénario original, et *Le Goût des jeunes filles* de John L'Écuyer, quinze années sans cinéma se sont écoulées. Dany Laferrière a écrit, fait la navette entre la Floride et le Québec, conquis la France avec un coup de pouce de Pivrot, réintégré ses pénates à Montréal. *Le Goût des jeunes filles* sortira vendredi sur nos écrans. Son réalisateur, John L'Écuyer, est un Canadien anglais élevé à Montréal, parti dix ans à Toronto, puis revenu au bercail québécois. «*Enfin, mon cœur est à la bonne place*», dit-il.

«*Le cinéma est français*», assure John L'Écuyer, évoquant Renoir, Godard et compagnie. J'ai beau nommer Orson Welles, Alfred Hitchcock, John Ford, il n'en démontre pas. Dans son imaginaire, le septième art demeure un enfant de la francophonie. Il parle de *L'Eau chaude*, l'eau frotte de Forcier, des films d'Arcand, précise que nos films touchent au cœur alors que le Canada anglais n'y arrive pas.

### Un tournage difficile

John L'Écuyer est un amoureux du Québec qui a tourné son premier film francophone, *Le Goût des jeunes filles*, en Guadeloupe malgré une action située à Haïti.

Il avait été question qu'il adopte une nouvelle d'un recueil de Dany

Laferrière, puis *Le Goût des jeunes filles* est arrivé sur la table. Dany avait aimé *Curtis Charm*, un film précédent de L'Écuyer, tiré d'une nouvelle de Jim Carroll. Il le voyait comme un poète.

Tourner à Haïti? L'assurance coûtait trop cher pour son petit budget. Le pays possède ses tumultes. Alors, Pointe-à-Pitre s'est transformé en Port-au-Prince. C'est pourquoi les maisons du film ont décidé d'adopter l'allure des habitations qu'on voit dans les Antilles françaises. «*C'est l'histoire qui est importante.*»

Les acteurs viennent de plusieurs horizons: Maka Kotto d'Afrique et du Québec, le jeune adolescent héros du film, Fanfan (Lansana Kourouma), est Québécois d'origine guinéenne, les interprètes des prostituées sont africaines, québécoises, haïtiennes. La mère de Fanfan (Mireille Métellus) est Québécoise d'origine haïtienne.

Un tournage difficile. «*L'équipement ne fonctionnait pas bien, une génératrice marchait durant trois heures. Il faisait 35 °C. On a fait le film quand même avec une équipe québécoise en trouvant des solutions créatives, une pièce de métal qui faisait tout repartir. Et voilà! Le Goût des jeunes filles a été fait avec peu d'argent, mais beaucoup de cœur.*»

Le cinéaste explique avoir voulu se concentrer sur l'histoire du garçon qui devient un homme. «*Si quelqu'un ne peut marcher dans les rues sans danger, l'environnement demeure capital, mais le film est avant tout le récit initiatique du passage d'un enfant à l'âge adulte dans un univers rempli de dangers.*»

D'autres projets de films tirés de l'univers de Dany Laferrière flottent dans l'air: peut-être une adaptation du *Cri des oiseaux fous*. Il a tourné dernièrement à Haïti des images où il apparaît qui pourraient être livrées sous une forme ou une autre, mi-documentaire, mi-révélé. Il a des scénarios en tête. On verra bien.

John L'Écuyer, lui, rêve de faire son prochain film sur le Montréal agité des années 40 en montrant aux Canadiens anglais, qui ignorent l'ensemble de nos vertus, toute la magie du Québec.

Le Devoir

## IN GOOD COMPANY (V.F.: EN BONNE COMPAGNIE)

Réalisation et scénario: Paul Weitz. Avec Dennis Quaid, Toopher Grace, Scarlett Johansson, Marg Helgenberger. Image: Remi Adelfarasin. Montage: Myron Kerstein. Musique: Stephen Trask. États-Unis, 2005, 106 min.

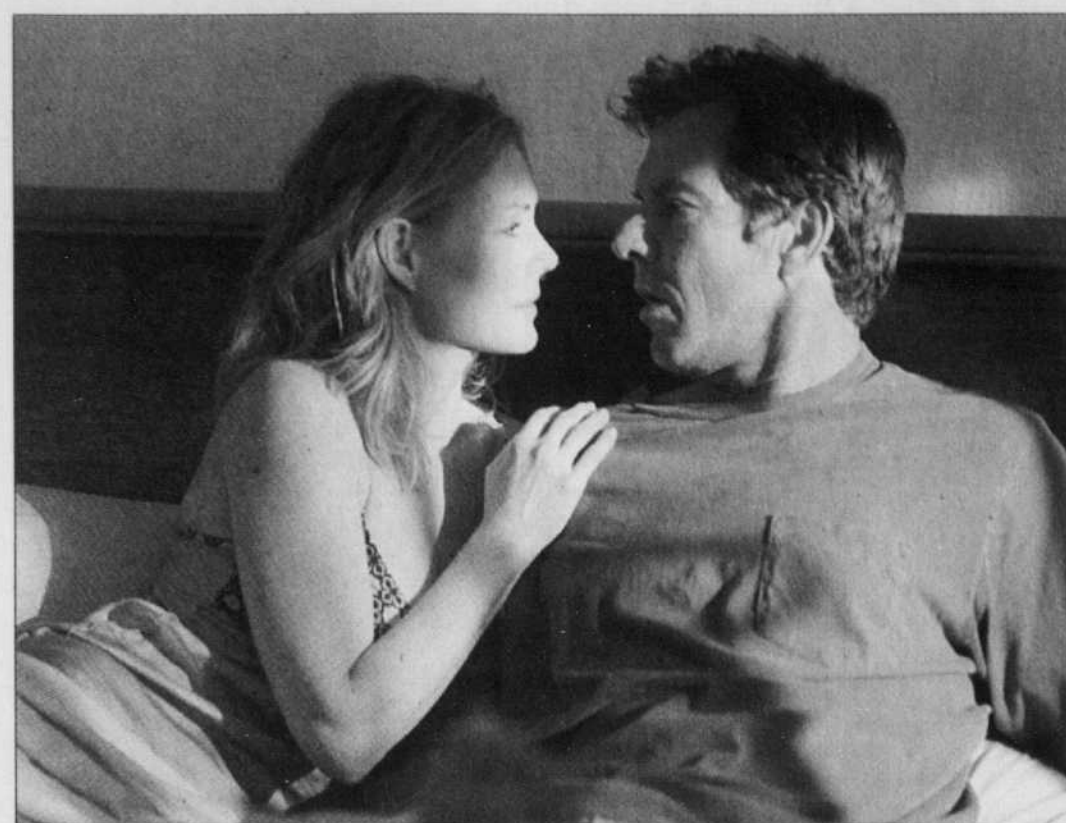
ANDRÉ LAVOIE

Carter (Toopher Grace) n'est pas le premier petit ambitieux aux crocs acérés à vouloir faire sa place dans une entreprise prospère et tentaculaire. Pour ce maître du «buzzword» âgé de 26 ans, qu'il s'agisse de vendre des cellulaires à des enfants ayant encore la couche aux fesses et plus tard de tapisser de publicités racoleuses les pages d'un magazine sportif, tout se résume à une question de volonté (farouche).

Dans *In Good Company*, c'est moins son ascension rapide qui intéresse Paul Weitz (*About a Boy*) que sa brutale prise de conscience, d'abord en ses capacités, et ensuite sur sa maturité affective, là où les mots «convergence» et «synergie» n'ont guère de sens. Celui qui lui donnera la leçon, Dan (Dennis Quaid), apprend d'abord que ce blanc-bec a pris sa position, son fauteuil et son bureau alors qu'il trime dur, et depuis longtemps, pour faire vivre sa famille. Mais le vétéran, âgé de 51 ans, comprend que Carter ne possède pas les compétences pour mener à bien la relance commerciale du magazine qui, bien sûr, fait partie d'un vaste conglomérat. Et le voyant baver d'envie devant sa vie de famille, Dan découvre que, s'il a toujours rêvé d'avoir un fils — contre toute attente, son épouse attend un enfant —, Carter ne peut se vanter de la présence réconfortante d'un père.

À ces turpitudes professionnelles se greffe une romance que l'on croit être le cœur même de l'intrigue mais qui agit davantage comme un révélateur entre

## Du travail bien fait



Toopher Grace et Scarlett Johansson dans *In Good Company*, de Paul Weitz.

SOURCE UNIVERSAL GROUP

les deux rivaux. Après avoir été largué par une copine qui le trouvait obsédé par son travail, Carter est attiré par Alex (Scarlett Johansson), la fille de son subalterne, étudiante en littérature qui, elle aussi, découvre la faille dans la carapace carriériste de Carter.

### Éviter les pièges

Ce qui fait le charme de *In Good Company*, c'est le soin que met Paul Weitz à éviter les pièges de la banale comédie romantique et de ne pas sombrer non plus dans la fantasmagorie de ces contes de fées où les châteaux sont des tours à bureaux — *Working Girl* de Mike Nichols en constitue l'exemple emblématique. Et alors que l'on pourrait croire qu'il égratigne ceux qui

alimentent ce nouveau fléau que serait l'agisme, Weitz tente plutôt d'établir, à partir d'anecdotes bien de notre époque (la mégalomanie du grand patron, incarné par un Malcom McDowell plutôt ridicule, les prises de contrôle d'entreprises, les licenciements sauvages, etc.), un pont entre les générations, montrant le travail pour ce qu'il est: ni un asservissement, ni le nirvana de l'accomplissement personnel. L'alliance inattendue de deux personnages que tout semble séparer, et que les amours secrètes de Carter et Alex exacerbent, finit même par triompher d'une certaine forme de barbarie qui contamine trop souvent ces empires.

Un autre élément de charme, tout aussi réel, est celui de Toopher Grace, un acteur au natu-

rel qui n'a (pour le moment...) rien de fabriqué et dont la seule présence console parfois du pire, celui-ci se nommant, entre autres, *Win a Date with Tad Hamilton*. Dans *In Good Company*, il fait face à un comédien à qui il pourrait bien ressembler avant longtemps, Dennis Quaid, forgeant ici une image rassurante, et rarement mièvre, du bon père de famille dépassé par les événements.

Le public adolescent sera sûrement déboisé par les choix de Paul Weitz, affichant le courage, jusqu'à la toute dernière image, de ne pas enfermer *In Good Company* dans les seuls carcans de la romance ou de la morale. C'est ce que l'on appelle du travail bien fait, visiblement exécuté avec un plaisir contagieux.

## La vengeance de la femme en rouge

### ELEKTRA

Réalisation: Rob Bowman. Scénario: Raven Metzner, Zak Penn, Stu Zicherman. Avec Jennifer Garner, Goran Visnjic, Kirsten Prout, Terence Stamp. Image: Bill Rose. Montage: Kevin Stitt. Musique: Christophe Beck. États-Unis, 2005, 96 min.

ANDRÉ LAVOIE

Ceux qui ne jurent que par les *comic books* ou possèdent assez de courage pour voir un film comme *Daredevil*, de Mark Steven Johnson, avec un Ben Affleck peinant à jouer à l'action hero, savent déjà que le personnage d'Elektra appartient à cette constellation. Aussi vengeresse que la figure mythologique qui l'a inspirée, cette Electre de bandes dessinées revient à la vie après un séjour au royaume des morts et poursuit sans relâche sa lutte contre le mal, arme au poing et décolléte plongéant.

Comme pour ne pas provoquer la colère des dieux, ou éviter d'être coupable par association devant le tribunal du box-office, bien malin celui qui pourra déceler quelques références à *Daredevil*, si ce n'est que Jennifer Garner, la vedette de la série *Alias*, y reprend son rôle de tueuse professionnelle aux pouvoirs surnaturels. Et sans doute las des blagues suscitées par le film *The X-Files* — même les fervents disciples de cette émission-culte n'y comprenaient rien... —, le réalisateur Rob Bowman (*Reign*

of Fire) donne maintenant dans la simplicité. Et comme chacun sait, de la simplicité au simplisme, il n'y a qu'un pas et, tout au bout, un précipice.

C'est d'ailleurs cette impression de tomber, littéralement, dans le vide qui nous assaille devant *Elektra*, dont la sortie en ce triste mois de janvier donne déjà une idée de la valeur de ce dernier cambriolage dans la banque des bandes dessinées consacrées aux exploits des superhéros. Certes, Jennifer Garner porte le rouge à merveille, Vancouver se présente parfaitement maquillé en cité anonyme et ceux qui n'ont pas eu la chance de voir les derniers films de Zhang Yimou (*Hero*, *House of Flying Daggers*) se pâmeront devant ces ninjas qui surgissent du haut des arbres ou devant ces draps blancs qui enserrant Elektra et Kirigi (Will Yun Lee), le méchant de service. Et disons-le franchement: cela ressemble moins à des influences qu'à un cas flagrant d'espionnage industriel, avec des effets repiqués d'une cinématographie que le public d'*Elektra* ne fréquente pas et transposés à la va-vite parce que tourner au Canada devient de moins en moins avantageux.

Sinon, plusieurs seront heureux d'apprendre que cette tigrasse des arts martiaux possède un cœur, ainsi qu'une enfance malheureuse (les dizaines de flash-back sont là pour nous le souligner), moteur de sa rage et faille qui va faire en sorte que les deux fugitifs qu'elle doit éliminer

— le ténébreux Mark (avec le non moins ténébreux Goran Visnjic) et sa fille Abby (Kirsten Prout, que l'on aimerait bien voir un brin ténébreuse tellement elle agace...) — auront droit à sa protection contre un clan ennemi. Et puisqu'il faut toujours un vieux sage à l'accent élégant, *british* de préférence, la tâche en incombe cette fois à Terence Stamp, qui n'en est pas à son premier échec et dont le personnage, aveugle, évite ainsi de s'infliger cette enfilade de séances mécaniques d'arts martiaux.

On disserte beaucoup sur la

dictature des bandes dessinées dans les superproductions hollywoodiennes, comme si la présence visible de l'un signifiait automatiquement la démission artistique de l'autre. Des exemples récents prouvent que la complémentarité des genres peut se révéler harmonieuse et séduisante — *Spiderman 2* est le dernier en lice —, mais lorsque les Marvel Comics sont appelés en renfort pour justifier, et à peu de frais, la mode des bagarres sophistiquées sur le tatami, on ne devrait vraiment pas réveiller les morts pour cela.

### Avis aux usagers

#### de la Bibliothèque nationale du Québec

#### ► Déménagement des services et collections à la Grande Bibliothèque

La Bibliothèque nationale du Québec entamera prochainement le déménagement de ses collections se trouvant actuellement dans les édifices Saint-Sulpice (1700, rue Saint-Denis, Montréal) et Égidius-Fauteux (4499, avenue De l'Espérance, Montréal) vers la Grande Bibliothèque (475, boulevard De Maisonneuve Est, Montréal), l'accès à ces collections ainsi que la livraison de certains services seront interrompus.

Jusqu'au samedi 29 janvier 2005, les usagers des deux édifices concernés pourront continuer d'utiliser les services et consulter les collections. Après cette date et ce, jusqu'à l'ouverture de la Grande Bibliothèque (475, boulevard De Maisonneuve Est, Montréal), l'accès à ces collections ainsi que la livraison de certains services seront interrompus.

La salle de lecture du centre de conservation (2275, rue Holt, Montréal) n'est pas touchée par ce déménagement.

Dès février 2005, la BNQ mettra sur pied un service d'aide à la recherche, téléphonique et en ligne, pour ses usagers. Pour de plus amples renseignements, consultez le site [www.bnquebec.ca](http://www.bnquebec.ca) ou adressez-vous au personnel de la BNQ.

La direction de la BNQ vous remercie de votre compréhension.

Bibliothèque nationale

Québec



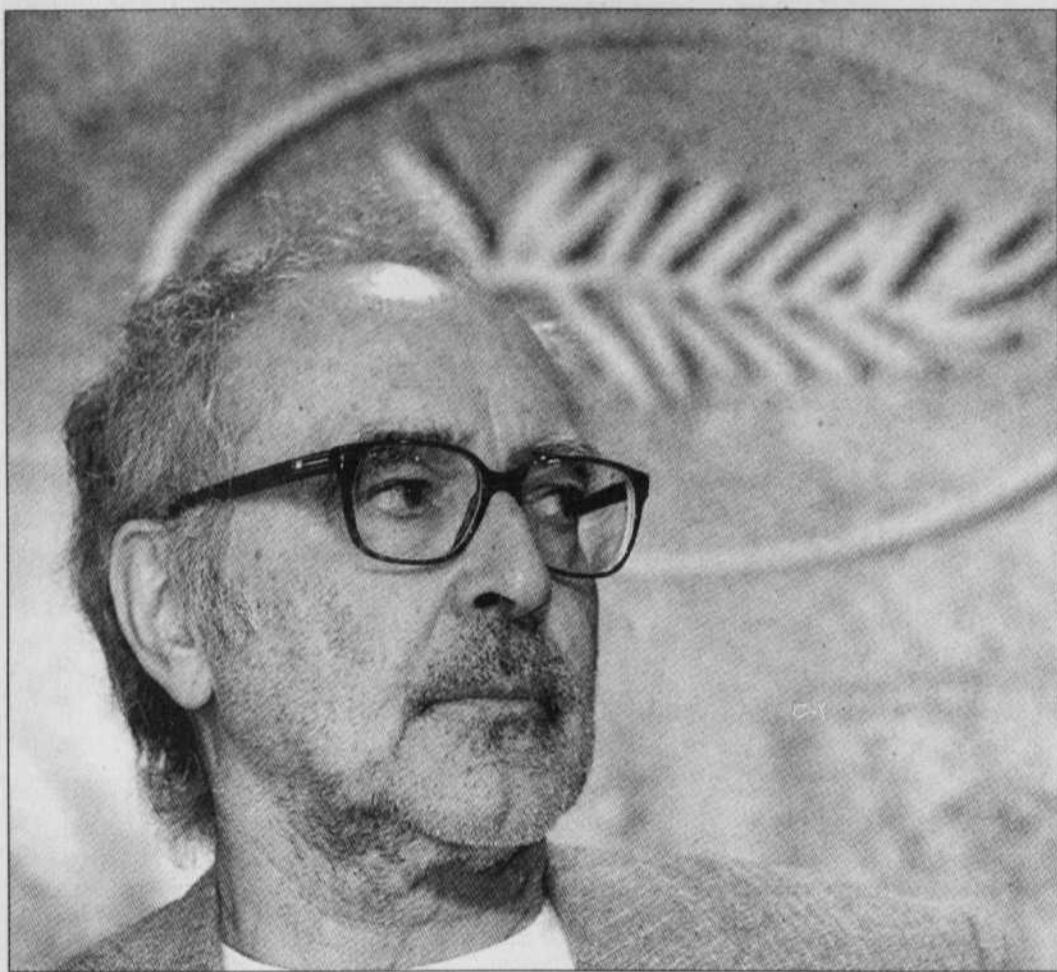
John L'Écuyer est un amoureux du Québec qui a tourné son premier film francophone, *Le Goût des jeunes filles*, en Guadeloupe malgré une action située à Haïti.



Une scène du film *Elektra*, de Rob Bowman.

DEANE GREGORY

# Cinéma



Jean-Luc Godard au dernier Festival de Cannes.

## Histoire(s) de Godard

Trois ouvrages éclairent la pensée, l'influence et la vie du cinéaste

ANTOINE DE BAEQUE

On n'en aura jamais fini avec le cinéma de Jean-Luc Godard. En 1965, dans un célèbre article des *Lettres françaises*, Aragon faisait mine de lui demander, au moment où sortait *Pierrot le fou*: «Qu'est-ce que l'art, Jean-Luc Godard?» Peu à peu, l'œuvre annexant des territoires de plus en plus vastes et différents, on aurait pu lui poser les questions suivantes: qu'est-ce que la politique? la vidéo? la science? Dieu? Trois nouveaux domaines viennent d'être touchés à leur tour, et il faut désormais répondre aux questions: que sont les arts plastiques? la sociologie? Et surtout, interrogation la plus intime et la plus urgente: qu'est-ce que votre vie, Jean-Luc Godard?

### Instantané

Trois publications récentes, chacune passionnante, cherchent des réponses. *Forever Godard* est un livre d'art édité sous la direction de Michael Temple, de James S. Williams et de Michael Witt, soit trois jeunes historiens d'art britanniques spécialistes de l'auteur d'*Histoire(s) du cinéma*, un ouvrage richement illustré regroupant la plupart des interventions lors d'un colloque organisé à la Modern Tate en juin 2001. Le principal enseignement du livre et du colloque fut de confronter, autour de l'œuvre de Godard, des spécialistes de domaines différents venus du monde entier, là où l'on travaille sur les films du maître de Rolle (Suisse) dans les universités (France, Angleterre, États-Unis, Italie, Australie, Allemagne, Canada...).

*Forever Godard* offre une carte aussi bien géographique que disciplinaire, sorte d'instantané d'une pensée en mouvement, croisant les apports de la vidéo, de la muséologie, de la philosophie, de l'histoire, sous une dominante clairement affirmée du côté des arts plastiques, et mettant à nu les idées et influences qui ont traversé récemment l'horizon de l'auteur de *Forever Mozart*, que ce soit Giraudoux, Malraux, Blanchot, Lanzmann, Rancière, Brenez ou Daney.

Le deuxième livre, *Godard et la société française des années 60*, est une tentative, menée par le sociologue de la culture Jean-Pierre Esquenazi, de lire les évolutions des sixties françaises dans les films mêmes de celui qui fut alors «le principal créateur de formes» dans le cinéma moderne. Tout s'est en effet passé comme si l'œuvre de Godard, en une douzaine de films, d'*À bout de souffle* à *Week-end* en passant par *Une femme est une femme*, *Vivre sa vie*, *Le Mépris*, *Masculin féminin* ou *La Chinoise*, constituait à la fois une traduction de l'évolution de la société française et une réponse à cette dernière.

Pour Esquenazi, «ces films composent une intrigue grâce à laquelle un jeune bourgeois pressé de participer aux évolutions en cours, ambitieux, imaginaire, doué, provocateur

et réceptif aux modes, a trouvé les formes et le ton pour imposer sa voix particulière dans le concert général». Godard, autrement dit, fut autant un artiste qu'un acteur social, et chacun de ses films se penche sur les évolutions majeures de la France des années 60 (la jeunesse, la ville, la consommation, la citoyenneté, la révolution, la musique...), tout en y apportant (et ce furent souvent les coups de génie de ses films), sinon des réponses, du moins des clés et des propositions en termes esthétique, sociologique, publicitaire et artistique. En ce sens, cet essai rigoureux fonde en France, à partir de l'univers de Godard, l'approche socioculturelle du cinéma.

Le dernier secteur exploré récemment par les études godardiennes est sa vie elle-même. Longtemps domaine réservé, quasi interdit d'accès, les pistes étant brouillées par le cinéaste lui-même, son existence vient d'être résumée dans un vif essai fondé sur nombre de conversations avec l'auteur d'*Alphaville* et de témoignages divers, par l'historien britannique du cinéma Colin McCabe. On ressort de la lecture stimulante de ce livre avec plus de questions que de réponses, mais sur bien des points on découvre des éléments qui permettent une relecture «biographique» des films.

### Réclusion volontaire

Divisé en cinq chapitres — l'enfance, la critique, les années Karina, la politique et «l'arrière-boutique» de Rolle —, l'ouvrage apporte beaucoup de choses sur la première et les dernières parties de la vie de Godard. Colin McCabe insiste en effet avec pertinence sur l'enfance hyperprotégée et très bourgeoise du jeune Jean-

Luc, entre Paris et Genève, les études dilettantes, les voyages, le sport, l'argent et les bonnes manières austères d'un milieu de «dieux» (la famille Monod par sa mère, l'une des plus riches et fameuses de France) et de «demi-

Une biographie permet d'en apprendre plus sur le processus de politisation de Godard à la fin des années 60

dieux» (la famille Godard par son père, à l'aise mais coincée, notabilités médicales, intellectuelles ou industrielles du canton de Vaud). L'adolescent, né en 1930, évolue donc entre ses trois frères et sœurs, Claude, Rachel et Véronique, au milieu des préceptes rigoureux mais motivants d'un protestantisme plutôt tempéré. L'autre apport principal de cette biographie britannique est le processus de politisation de Godard à la fin des années 60. McCabe (lui-même témoin de cette prise de conscience) montre comment le jeune homme désinvolte et provocateur, anarchiste de droite, plutôt proche littérairement des «hussards», s'engage à travers une série de rencontres décisives: l'affaire de la *Religieuse*, Wiazemsky, Gorin, Sartre, la cause palestinienne, Miéville...

Le tout débouchant après un grave accident de moto, fin 1971, en une sorte de réclusion volontaire hors du système cinéma (ce sera «l'arrière-boutique de Rolle» où, depuis bientôt trente ans, le cinéaste, installé sur le lac de Genève dans une petite maison-studio, fabrique ses propres films de façon artisanale), renouvelant les liens entre art et vidéo, cinéma et politique, images et pensée. Colin McCabe nous aide ainsi à relire cette période de la vie de Godard, qui n'a pas bonne presse, comme l'une des plus intrigantes et créatrices.

Libération

★ CINÉMA ★

SEMAINE DU 15 AU 21 JANVIER 2005

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages

★★★★★★

5 et 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages

★★★★★★

7 et 14

dans L'AGENDA culturel

## Les choses de la vie de Claude Sautet

CLAUDE SAUTET  
OU LA MAGIE INVISIBLE

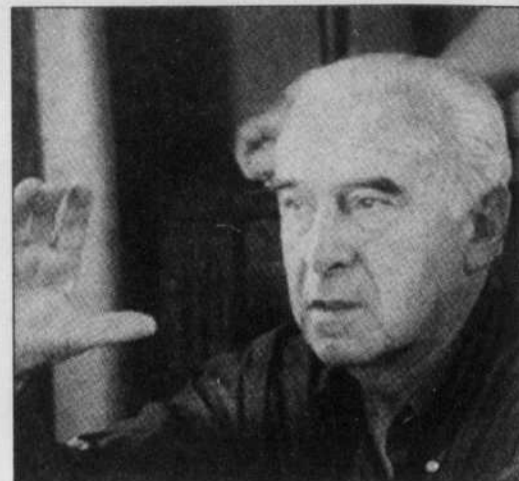
Documentaire écrit et réalisé par Nguyen Trung Binh. Montage: Philippe Doria-Machado. Allemagne-France, 2002, 79 minutes.

MARTIN BILODEAU

La magie du cinéma de Claude Sautet opérait en deçà des apparences, dans les profondeurs où la forme et le fond se confondent. Du réalisateur de *Max et les ferrailleurs*, de *Garçon!* et d'*Un cœur en hiver*, on retient la rigueur des scénarios sans histoire (au sens traditionnel du terme), ainsi que l'air de n'y pas toucher que prenait le cinéaste pour les mettre en son et en images. Son décès survenu en 2000 a laissé un grand vide dans le cinéma français — vu d'ici, seule Agnès Jaoui connaît et fredonne sa chanson.

Si bien qu'on ne peut laisser passer l'occasion exceptionnelle qui nous est donnée par le documentaire Nguyen Trung Binh de se pencher et de réfléchir sur son œuvre relativement brève, puisqu'elle comporte à peine treize longs métrages, égrenés sur un peu plus de trois décennies. Dans *Claude Sautet ou la magie invisible* (quel titre parfait), à l'affiche d'Ex-Centris, l'ex-critique de *Positif* (sous le pseudonyme de Yann Tobin) et auteur de monographies sur Mankiewicz et Bergman (le gars est cohérent) nous partage et se partage lui-même entre l'admiration qu'il éprouve pour l'artiste et la curiosité qu'il ressent pour l'homme. La beauté de l'affaire, c'est qu'il assouvit avec intelligence et discrétion ses deux désirs.

*Claude Sautet ou la magie invisible* n'est pas une biographie de Sautet, mais un survol chronologique de son œuvre, depuis les polars de commande du début (*Classe tous risques* et *L'Arme à gauche*) jusqu'au testament cinématographique que fut *Nelly et Monsieur Arnaud*. À force d'images et de témoignages (Tavernier, Rappeneau, Giovanni, Carcassonne), dont celui de Sautet (obtenu en audio quelques mois avant son trépas) et de sa veuve Graziela, on découvre un cinéaste modeste, pour qui filmer n'était pas une nécessité mais une réponse à des envies passagères.



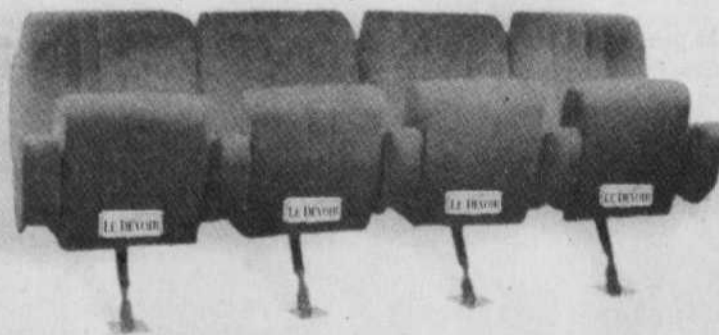
SOURCE FESTIVAL DU NOUVEAU CINEMA

Le cinéaste Claude Sautet.

«Mon plaisir, c'est de montrer des misogynes qui prennent une leçon», se plaisait à dire celui à qui la féminité a été révélée par Romy Schneider et qui a trouvé son premier double en Michel Piccoli. Dans cet excellent documentaire, qui n'a rien de révolutionnaire sinon qu'il a le mérite de chuchoter avec la même douceur que Sautet, on apprend entre autres que celui-ci, crédité comme coscénariste sur la plupart de ses films, n'a jamais de sa propre main écrit une ligne. Sa méthode consistait plutôt à réfléchir en duo et à dicter ses idées, comme en témoigne Jean-Loup Dabadie, complice de la première époque (*Les Choses de la vie*, *Une histoire simple*, *Vincent, François, Paul et les autres*) — un rôle qui semble avoir joué dans la dernière époque le producteur Philippe Carcassonne (*Quelques jours avec moi*, *Un cœur en hiver*).

Ce dernier raconte le virage de *Quelques jours avec moi*, comédie grinçante qui a libéré Sautet de ses obligations morales envers ses vieux coéquipiers et lui a permis de faire peau neuve. Avec *Max et les ferrailleurs*, il s'agirait, selon Sautet, de son meilleur film. Nguyen Trung Binh semble partager son avis.

Présent  
sur toutes les scènes culturelles



LE DEVOIR

Abonnements : 514-988-3866 1 800 463-7669

www.ledevoir.com